

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

17^e ANNEE.—No 856

MONTREAL, 29 SEPTEMBRE 1900

5c LE No



M Emonet

M. Leray
M. Agnius

M. Vlaud

M. Georjon
M. Maillard

M. Bourgeois

CHINE. — Les missionnaires de la Société des Missions Etrangères de Paris récemment massacrés en Mandchourie

MONTRÉAL, 29 SEPTEMBRE 1900

MON CANTON

V

PUBLIE PAR LA
Cie d'Imprimerie "Le Monde Illustré"
42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

CONCOURS DE NOUVELLES CANADIENNES

Le 3ème concours du MONDE ILLUSTRÉ devra être aussi populaire que les précédents. Nos lecteurs se recrutent parmi la classe qui aime la bonne et belle lecture. Un grand nombre d'entre eux ont de réelles dispositions pour la littérature et s'ils n'écrivent pas c'est qu'ils n'ont pas d'encouragement. Nous voulons connaître ceux qui ont du talent. C'est pourquoi nous consacrons ce concours aux œuvres en prose d'abord.

Douze prix seront accordés.

1er prix : une médaille d'argent ; 2ème prix : un an d'abonnement ; 3ème prix : 8 mois d'abonnement ; 4ème prix : 6 mois d'abonnement ; 5ème prix : 4 mois d'abonnement ; sept autres prix de trois mois d'abonnement chacun.

SUJET ET CONDITIONS

Sujet : Une nouvelle canadienne, historique ou non ne dépassant pas quatre colonnes de notre journal.

Le concours s'ouvre le 1er octobre 1900.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 17 novembre exclusivement. Ils devront porter le nom et l'adresse de l'auteur. Ils seront jugés par trois personnes compétentes et complètement désintéressées.

Les manuscrits primés deviendront la propriété du MONDE ILLUSTRÉ. Les autres seront rendus s'ils sont accompagnés des timbres nécessaires pour l'affranchissement.

CONCOURS DE PHOTOGRAPHIES
D'AMATEURS

Ce concours se termine le 30 septembre courant. Les amateurs pourront nous faire parvenir les photos jusqu'à cette date. Nous ferons connaître la décision des juges le plus tôt possible.

NOTES ET IMPRESSIONS

Je ne sais pas de condition plus défavorable pour la pureté de l'âme que la saleté physique. — MME BEECHER STOWE.

Une chose plus vide et plus creuse que le buste de plâtre ou de bronze qu'on inaugure, c'est souvent la gloire du héros. — G.-M. VALTOUR.

La tendresse et la fierté : deux nobles sentiments qui font souvent d'un cœur le réceptacle de la souffrance. — LINETTE DES COLIBRIS.

Laisse arriver tous les désenchantements, laisse tomber les restes des illusions de la jeunesse qui te couronne encore. Ces désastres sont le pain quotidien de la vie. Courage, ô voyageur ! cette tempête qui soulève les ondes et qui emporte à chaque effort quelque chose du navire, ne fait pourtant que le pousser plus vite au port du salut. — LOUIS VEUILLOT.

Ai-je bien esquissé la physionomie un peu étrange de ce petit coin de terre où se sont écoulés les premières années de mon existence ?

Si j'ai réussi, c'est plutôt une évocation qu'un portrait, car à vrai dire l'original n'existe plus.

Un vent de désolation et de décrépitude a soufflé par là.

Les rails du Grand-Tronc et de l'Intercolonial ont fait ici plus que dépoétiser, ils ont ruiné.

On passe là, on ne s'y arrête plus.

Ce qui fait généralement le progrès ailleurs n'a apporté ici que décadence et destruction.

Les éléments n'y sont pas étrangers, du reste. La haute falaise s'est dénudée, elle a perdu la toilette de frondaison qui l'empanachait ; ce n'est plus qu'un long rocher chenu où pendent encore quelques troncs rabougris émergeant par-ci par-là à travers des bouquets d'arbustes rachitiques.

Les grands noyers dont, à l'automne, nous lapidions les crêtes toutes chargées d'étoiles vertes, aussi savoureuses que difficiles à atteindre ; les beaux érables dont, au printemps, nous percions le flanc pour en extraire la sève au goût de miel ; les pins gigantesques qui couronnaient les hauteurs et dont les silhouettes m'étaient si familières, tout cela est tombé sous les coups de vent ou sous la cognée des bûcherons.

Que voulez-vous ? cela se vend si bien, le bois de chauffage !

A peine si quelques vieux ormes bordent encore la route, disséminés çà et là, semblables à ces vieillards isolés qui ont vu leurs contemporains disparaître tour à tour autour d'eux.

Le canton s'est dépeuplé. Les maisons se sont écroulées de vieillesse, ou ont été rasées par des incendies. Presque toutes celles qui sont restées debout ont l'air de se pencher pour tomber de moins haut ou de sombrer que petit à petit.

Le château Patton n'est plus ; on n'aperçoit à travers les hautes futaies du parc que des restes de fondations éparpillés parmi des touffes de végétation inculte et sauvage.

Seule, la maison où je suis né s'est conservée intacte — malgré ses soixante et deux ans d'existence — avec sa voisine, la demeure des Houghton, dont j'avais un jour fait le siège, comme je l'ai raconté précédemment, avec une bombe de ma fabrique.

Le foyer paternel ! Toujours élégante et propre l'ancienne maison. Elle est maintenant habitée par une aimable famille, qui montre avec complaisance le petit coin où ma mère dodelinait mon berceau — mon ber, comme on disait alors : une expression de Bretagne et de Normandie, qui, elle aussi, est allée rejoindre les vieilles lunes et les neiges d'antan.

Cette maison fut longtemps la propriété et la demeure d'un monsieur Young, un cousin de sir John A. Macdonald. Le célèbre homme d'Etat y est venu passer plus d'une quinzaine, pour se reposer de ses travaux et secouer un peu les soucis de la vie publique.

J'ai visité les lieux tout récemment avec une personne de ma famille. Arrêté avec émotion sur le seuil de la porte, je me suis revu tout enfant, en petite robe, assis à côté de mon chien *Chasseur* qui me cassait des avelines, en laissant tomber délicatement l'amande dans mon tablier.

Je me suis retrouvé le coude appuyé sur l'allège de la fenêtre, rêveur, à suivre du regard le nuage ou le flot dorés par le soleil couchant.

J'ai revu — oh ! comme s'ils eussent été là — le rouet de grand-maman, la berceuse de ma mère, le fauteuil de mon père, avec la table où il s'accoudait pour nous chanter des cantiques pendant les vêpres du dimanche, le grand christ jauni devant lequel nous

nous agenouillions pour faire la prière du soir en famille...

Souvenirs ineffaçables ! comment les choses peuvent-elles être en même temps si loin et sembler si près ?

O passé, sombre à tout jamais dans l'abîme sans fond que le temps creuse derrière nous, à quels mystérieux rappels n'obéis-tu pas quelquefois !

Chère bonne vieille maison, témoin de mes premiers vagissements, de mes premiers jeux, de mes premiers rêves, de mes premières larmes, nous avons vieilli tous les deux ; mais quand tu t'affaisseras sous le poids de l'âge — c'est le sort commun des hommes et des choses — je n'aurai pas à te pleurer, car j'aurai succombé longtemps avant toi, comme mon père, hélas ! qui t'a construite et dont tu as longtemps abrité la vie calme et laborieuse.

Oh ! oui, tout est bien changé dans mon canton.

Plus de troupes d'enfants tapageurs jouant à la toupie ou parcourant la rue en escouades triomphales.

Plus de réunions joyeuses aux abords du four à chaux dont la gueule de fournaise ardente plaquait de reflets rougeâtres sa coupole de grands arbres, pendant que les conteurs provoquaient les éclats de rire ou mettaient la pâleur aux fronts.

Plus de longues chaloupes attérisant au rivage, en soulevant et en laissant retomber leurs volées de rames, comme les ailes géantes d'un oiseau fantastique.

Plus de lourds trois mâts ni de bricks coquets ancrés au large, radieux sous leur ceinture de faux sabords, leurs pavillons aux drisses et leurs voiles moitié carguées séchant aux antennes.

Plus de vastes jangadas toutes pavoisées de chemises rouges et dentelées de cônes blancs, comme un campement d'armée en campagne.

Plus de chants lointains sur l'eau — refrains alertes cadencés sur le vol des avirons, ou mélodées monotones des matelots penchés sur les cabestans.

Les échos ne nous apportent plus le bruit régulier des fléaux, si doux dans l'atmosphère sonore des calmes jours d'hiver, les cultivateurs d'en-haut ne battent plus leur grain qu'à la machine.

On n'entend même plus la stridulation des écureuils, pauvres petits affamés, émigrés sans doute à la suite des noix et des noisettes.

Tout cela est remplacé par des rails, des poteaux de télégraphe, des sifflets de locomotive et des convois de lourds wagons roulant avec un bruit énorme de vapeur et de ferrailles !

Rien de mélancolique comme cette poésie mourante, écrasée sous le poids du prosaïsme poussif.

Rien de triste comme cet effondrement partiel, au centre du mouvement progressif de notre âge.

Que voulez-vous, pour les localités comme pour les individus, la vie est une course au clocher : malheur à celles qu'une entorse arrête en route !

C'est égal, cette récente visite au vieux canton, au vieux foyer, m'a profondément ému, et quand j'ai tourné le dos au toit où j'ai reçu le jour, comme disaient nos pères, je me suis rappelé ces vers du doux et sympathique poète breton, Théodore Botrel :

Et, tout secoué de sanglots,
J'ai tiré doucement la porte ;
Et, tout secoué de sanglots,
Sur le seuil j'ai gravé ces mots :
" C'est ici que git le meilleur
De ma jeunesse à jamais morte,
C'est ici que git le meilleur,
Le plus pur lambeau de mon cœur ! "

LOUIS FRÉCHETTE.

Tous les soirs, je me couche en homme qui a réglé ses comptes avec la vie, et le lendemain je me lève avec l'ardeur de celui qui a des dizaines d'années de travail à accomplir. — MAURICE JOKAI.

A PROPOS DE LUSIGNAN

NOTRE LANGUE

Au seul nom de Lusignan, ma pensée se porte sur notre langue et sur son avenir au Canada. D'autres pourraient dire mieux que moi tout ce qu'il fit pour en conserver la pureté et en montrer les ressources. Je me contenterai de dire combien il l'aimait, com-



M. McKINLEY

Le candidat républicain à la présidence des Etats-Unis

ment il savait l'aimer et combien il avait raison de l'aimer.

Quiconque a suivi ses travaux littéraires n'a pu s'empêcher de remarquer combien sa phrase s'anima à l'article de la langue. Certes, il fut toujours chaud en politique, toujours très chaud en ce qui touchait à la prospérité ou l'honneur du Canada français ; mais dès que la question de notre langue se soulevait, il devenait brûlant. Si c'était au cours d'une conversation, sa parole se dégageait vive, alerte, enthousiaste, pétillante ; il faisait face à trois, à cinq, à dix, ripostait, frappait d'estocet de taille et ne se retirait qu'après s'être assuré, ou plutôt, qu'après avoir assuré à la langue de ses pères une victoire décisive. S'il se trouvait à écrire, sa plume alors faisait vibrer sur le papier des notes tantôt douces et tendres comme les accents du poète qui rêve de sa fiancée, tantôt mâles et stridentes comme les cris du guerrier qui lutte pour sa patrie. Chez lui, cet amour de la langue était devenu plus que de la passion, plus que de l'enthousiasme, plus que du lyrisme : il avait atteint les limites extrêmes où il se nomme jalousie. Aimable jalousie dans un grand cœur qui n'en connut pas d'autre !

Mais, je me hâte de le dire, s'il aimait tant notre langue, c'est qu'il sut l'aimer. Loin de lui cette admiration béate qui couvre du nom de hardiesse et même de beauté tout mot nouvellement fondu, toute expression récemment frappée. Lusignan fut toujours un puriste. Cependant il admettait le progrès dans la langue comme dans tout le reste ; et il saluait d'un applaudissement sincère tout effort calculé pour enrichir notre langue de nouvelles figures ou de nouvelles harmonies. Aussi il ne sépara jamais l'étude des classiques de celle des romantiques et des modernes, et il sut arriver dans son style à une intelligente combinaison des qualités des uns et des autres. Il a laissé plus qu'un exemple sous ce rapport ; il a laissé un livre de préceptes. Dans ses *Fautes à corriger*, quelques écrivains se sentant un peu piqués, n'ont vu que de la critique, et l'on sait trop bien que, non sans cause, ils détestent le critique ; d'autres n'ont voulu y voir qu'un jeu d'éplucheur de mots. Je ne nierai point qu'il y ait ici et là dans l'ouvrage quelque outrage ou même quelque faute ; mais un homme sérieux, qui se donne la peine d'en prendre une vue d'ensemble, y verra un respect de la langue pareil au respect avec lequel un vrai patriote touche et porte son drapeau.

Oui, c'est bien le mot, Lusignan avait adopté comme

drapeau du Canada notre belle langue française, et en cela il avait raison. S'il est vrai de dire que les mœurs d'un peuple en façonnent la langue, il est vrai aussi que c'est dans l'atmosphère d'une langue que le tempérament national se forme et se constitue. Tout peuple qui perd sa langue est condamné tôt ou tard, à perdre son caractère distinctif, puis sa vie nationale. Qui n'a senti deux doigts de rouge sur son front, en entendant un des nôtres dire, voir même dire en public : *Cet homme vaut dix ou vingt mille piastres ? Pourquoi ?* C'est que ce ne sont point là des mœurs françaises, et que, grâce à Dieu, nous n'en sommes pas encore rendus au degré de mercantilisme qui fait apprécier un homme à la valeur de son avoir. Ce fut ce patriotisme bien entendu qui porta Lusignan à se lancer au secours d'une langue souvent attaquée et trahie par les siens. " Non, non, m'a-t-il dit souvent, ce ne sont point les Anglais, mais ce sont bel et bien nos propres journalistes qui tuent notre langue." Avait-il raison ? A ceux-là de prononcer qui suivent mieux que je ne puis faire la marche des journaux. Mais, s'il m'est permis d'exprimer un désir en tout conforme au désir de notre ami, c'est celui de voir quelqu'un prendre la place qu'il a trop tôt laissée vide, et se condamner, par patriotisme, à épurer notre langue, au risque d'être comme lui parfois le point de mire des attaques des écrivains qui s'oublient et se

les plus éclairés de ces vaillantes troupes de l'infanterie de marine qui ont, depuis plus d'un demi-siècle, glorieusement promené le drapeau tricolore aux quatre coins du monde. Originaire de la Drôme, où il est né le 5 août 1838, il est sorti de Saint-Cyr l'avant-dernier de sa promotion et est actuellement général de division et grand-officier de la Légion d'honneur. Il occupait, en dernier lieu, les fonctions d'inspecteur général adjoint de la marine.

Le fait de guerre qui a consacré le général Voyron est sa participation à la conquête de Madagascar. Il précéda dans la grande île africaine les généraux Duchesne et Metzinger, occupa Majunga à la tête de la brigade de la marine, et prépara tous les débuts de l'expédition. Ouvrier de la première heure, il assista jusqu'à la fin aux opérations. Il se signala notamment par cette belle marche d'Andriba à Tananarive, le long d'un sentier muletier improvisé par ses sapeurs à coups de dynamite. Il y conduisit une colonne volante composée de près de 6,000 hommes et 3,000 mulets, et c'est grâce à sa manœuvre habile que l'armée française arriva le 14 septembre 1895 jusqu'au palais de la reine Ranavalao. La seule récompense qu'il reçut pour ses services éminents fut la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur ; général de brigade depuis 1891, il ne fut promu qu'en 1899 au grade de général de division.

AUX COLONIES FRANÇAISES

Dans un pays qui possède d'immenses colonies, proscrire l'idée de Dieu, c'est reculer les limites de l'absurdité. L'esprit colonisateur, il ne faut pas l'oublier, est essentiellement tributaire de l'idée religieuse.

Les plus puissants agents d'expansion coloniale, de tout temps, ont été les missionnaires. Le gouvernement accepte leurs services, mais affecte de les mépriser.

Partout, le prêtre marche à l'avant-garde dans la civilisation. De même que le soldat, dans ces pays perdus, meurt pour la gloire du drapeau, le prêtre meurt pour la gloire de la croix.



M. BRYAN

Le candidat démocrate à la présidence des Etats-Unis

négligent. En face d'une autre langue, plus universellement parlée, plus facile et devenue nécessaire, la nôtre ne vivra qu'à la condition de se nourrir scrupuleusement de sa sève.

J'aurais désiré vivement tresser une plus belle couronne sur la tombe de notre ami défunt, autour de la croix à l'ombre de laquelle il attendra la résurrection ; j'aurais pu la tresser avec la nomenclature de ses actes de foi humble et de charité dont je fus l'heureux et peut-être le seul témoin. Mais pourquoi révéler ce que Dieu a déjà récompensé ? Il est de ces fleurs qui peuvent germer sur la terre, mais qui ne sauraient s'épanouir qu'au ciel.

J.-J. FILLATRE, O. M. I.
Université d'Ottawa.

LE GÉNÉRAL VOYRON

COMMANDANT EN CHEF DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE FRANÇAIS EN CHINE

Les brillants états de service du général Voyron, qui a passé la plus grande partie de sa carrière dans les expéditions d'outre-mer, le désignaient pour le commandement en chef du Corps expéditionnaire de Chine. En Cochinchine, au Sénégal, en Nouvelle-Calédonie, au Tonkin, récemment à Madagascar, partout où il a servi, il a fait preuve des plus hautes qualités militaires. Il compte parmi les chefs les plus dignes et



Le général Voyron

Pour coloniser utilement, il faut se servir de l'idée de Dieu. Les Anglais le savent bien. Leur premier objet d'exportation est une Bible.

Il serait donc logique de ne pas chasser Dieu de l'école. Mais la logique...

GEORGES OHNET.

Après votre propre estime, c'est une vertu que de désirer l'estime des autres.—CICÉRON.

SOUVENIRS D'AMÉRIQUE

Atlantic-City

Située sur la côte de l'Atlantique, à quatre-vingts kilomètres de Philadelphie, dans une île de trois lieues de long sur une lieue de large, Atlantic City est l'une des stations estivales les plus fréquentées et l'un des bains de mer les plus connus des États-Unis. La ville a grandi si rapidement qu'elle occupe aujourd'hui presque la totalité de cet espace. Jusqu'à il y a de cela un quart de siècle, l'histoire s'était peu occupée d'Atlantic-City. Son origine était pourtant curieuse. En 1783, un nommé Jérémiah, épris de solitude pour des raisons à lui connues vint planter sa tente sur cet îlot sablonneux. Personne, pas même le percepteur, ne l'y relança ; et si, comme l'affirme un de ses descendants, Jérémiah eût pu acquérir alors toute l'île pour une paire de bottes et une pièce d'indienne, il est certain que Jérémiah a manqué une belle occasion de faire sa fortune et celle de ses héritiers.

Le sol ne procurait rien à vrai dire, et Jérémiah se trouvait fort en peine de vivre. La pêche lui procura d'abord quelques maigres ressources, mais c'était un homme ingénieux, habile à se tirer d'affaires, et pour qui les leçons de l'expérience ne devaient pas être perdues. Un hasard, heureux pour lui, amena sur sa côte un navire en perdition ; il profita de cette aubaine que lui envoyait la Providence. Le capitaine et les matelots dûment noyés, il se tint pour leur héritier légitime, et garda le silence sur cet incident. Nouveau Robinson dans son île encore déserte, il s'appropriâ tout ce qui pouvait lui être utile. Avec les épaves du navire il se construisit une demeure confortable ; avec ce qu'il en tira, il la meubla, l'approvisionna, fit main basse sur les caisses d'étoffes, les barils, les outils, répara le canot et commença à se trouver plus à l'aise.

Par une coïncidence assez singulière, quelques mois plus tard, une goélette, partie de New-York pour la baie du Chesapeake, se perdait encore à la pointe de son île. Deux matelots, échappés seuls au naufrage, furent recueillis en mer ; ils racontèrent que, trompés par un feu allumé sur la plage, ils étaient venus se briser contre un écueil. On ne les écouta guère et on ne les crut pas du tout. La goélette était vieille, assurée à Amsterdam, ainsi que son chargement ; les

armateurs n'en demandaient pas davantage. Six mois plus tard, même accident.

Cette fois, il s'agissait d'un schooner tout neuf, portant un chargement de prix. On s'enquit, et on retrouva chez Jérémiah nombre d'objets provenant de la goélette et du schooner, qu'il avait convertis à son usage personnel. On l'accusa d'avoir, en allumant des feux sur le rivage, provoqué ces accidents. Jérémiah se contenta de hausser les épaules. N'avait-il pas le droit de faire sa cuisine dehors si bon lui semblait ?

Cet argument parut sans réplique et on le laissa tranquille, mais le bruit des faveurs dont la Providence le comblait se répandit, et quelques esprits hardis et aventureux s'avisèrent que ce coin de terre avait du bon, qu'il se trouvait sur la route des navires

monté d'un haut clocher. Il est vrai que le temple servait de magasin pour remiser les épaves ; on affirme que le clocher était converti en observatoire d'où l'on surveillait la pleine mer le jour, en phare la nuit pour attirer les navires. On assure aussi que la seule prière enseignée aux enfants se résumait en ces quelques mots que la tradition a conservés : " Bon Dieu, bénis papa, maman, ainsi que nous tous, misérables et pauvres pêcheurs et envoie-nous, demain matin, un navire à la côte."

Les autorités s'émurent et crurent enfin de leur devoir d'intervenir. Vainement les résidents alléguèrent qu'ils donnaient une instruction religieuse à leurs enfants, que s'ils faisaient stationner des guetteurs de jour et parfois allumer des feux la nuit, c'était uniquement pour porter secours aux équipages naufragés. Comme il ne réparait jamais un seul homme de ces équipages, on supprima, non le Temple, mais le clocher, et on envoya de Philadelphie quelques officiers de police pour surveiller les agissements de la population. A partir de ce moment, et comme par enchantement, les sinistres cessèrent.

Au cours des ans, l'aspect de l'île se modifia. Des spéculateurs habiles la convertirent en plage d'été ; les baigneurs y affluèrent. En 1870, on entreprit la construction du Board-Walk, grande voie planchée, qui mesure près de huit kilomètres et traverse l'île. Cette large voie est une des curiosités d'Atlantic-City. Elle est bordée d'un côté, par de gigantesques hôtels et de beaux magasins, de l'autre, par des théâtres en plein air, skating-rings, salles de bal, cafés-concerts, chevaux de bois, salons de tir, qui lui donnent l'apparence d'une interminable foire. Une foule bariolée encombre les trottoirs, se pressant, se couloyant, ainsi que dans la grande ar-



Jérémiah fut accusé d'avoir, en allumant des feux sur le rivage, provoqué de nombreux accidents

de New-York vers le sud, et, qu'en faisant un peu la chance, on pouvait y gagner honnêtement sa vie. Les deux plages voisines d'Absecom et de Egg-Harborn, également favorables à ce genre d'industrie, se peuplèrent et, grâce au développement du commerce et du transit maritime, prospérèrent. En peu d'années, ces trois localités furent le théâtre de sinistres nombreux. Fataliste par principes et soucieux de se débarrasser de témoins gênants, la population se gardait bien de sauver les naufragés ; on prétendit même qu'elle assommait ceux que la mer épargnait. Ce n'étaient peut-être que des médisances contre lesquelles les habitants protestèrent d'ailleurs en affirmant leurs sentiments religieux ; ils contruisirent un temple sur-

rière de Bread'n'ay.

Atlantic-City est à Newport ce que Trouville est à Deauville : le rendez-vous d'un monde mélangé où dominant l'élément populaire, les amusements bruyants. Toutefois, à Atlantic-City, comme à Trouville, l'élément aristocratique est représenté par une élite qui, pour se tenir à l'écart du gros de la population, n'en attire pas moins l'attention. Ses rivalités d'élégance, ses assauts de luxe, ses folles dépenses, et surtout ses divisions sont l'objet des commentaires de la foule et alimentent pendant les mois d'été la presse des États-Unis. Atlantic-City a fait, on le voit, bien des progrès depuis le temps de Jérémiah, et le patriarche solitaire aurait aujourd'hui quelque peine à recon-

naître le site désolé où il allumait ses fanaux. A la fin de septembre, les grands caravansérails d'Atlantic-City voient partir leurs hôtes d'une saison. Quand on pense que la plupart de ces hôtels ont coûté de deux à cinq millions de francs à construire et à meubler, qu'ils sont au nombre de près de cent cinquante, et qu'il faut, en quelques semaines, faire rendre aux visiteurs, outre l'intérêt du capital, le bénéfice des propriétaires, on s'émerveille de la facilité avec laquelle les Américains gagnent et dépensent l'argent. Ce doit être un petit-fils de Jérémiah, le propriétaire d'un des grands hôtels d'Atlantic-City auquel un de ses amis demandait un jour :

— Avez-vous calculé exactement combien vous coûte un voyageur par jour ?

— Certainement ; en moyenne et tout compris, même le coulage, quatre-vingt-dix-huit cents (4 fr. 90).

— Et vous leur faites payer ?...

— De dix-huit à quarante francs par jour... selon l'étage."

A cinq cents voyageurs en moyenne et par jour, pendant trois mois, le digne homme pouvait se faire près d'un million de bénéfices nets.

Pour avoir changé de nom, l'industrie de Jérémiah n'en est pas moins restée prospère sur ce coin de terre où il l'a fondée, gracieux progrès de la civilisation, il est plus lucratif aujourd'hui d'héberger son prochain que de le noyer.

C. DE VARIIGNY.

nous. C'est l'étude de cette langue, d'après des modèles reconnus classiques, qui a écarté de la Chine toute science et a créé un système d'instruction qui est tout l'opposé du nôtre.

On peut dire que de l'enfance à la vieillesse l'esprit du Chinois tourne, comme l'écureuil sur sa roue, autour des mêmes livres canoniques, qui sont une compilation d'idées fausses, de misérables poésies et d'enseignements puérils.

Cette science rétrécit encore la conception philosophique déjà étroite du Chinois et tue en lui toute curiosité scientifique et toute initiative intellectuelle ; elle crée le type de l'ignorant présomptueux. L'orgueil de ces maniaques qui tournent volontairement le dos au bon sens est quelque chose de prodigieux.



Types de Boxers

LA SCIENCE ET L'INSTRUCTION EN CHINE

Il a été de mode pendant les dix dernières années de donner toujours en exemple la civilisation chinoise.

Bien que je n'aie pas la satisfaction d'avoir voyagé dans l'Extrême-Orient, j'ai toujours eu l'impression qu'il y avait beaucoup d'engouement et de parti pris dans ces éloges du Céleste-Empire, et les voyageurs qui nous décrivaient les beautés de la Chine me semblaient moins convaincus de sa supériorité que désireux d'humilier notre civilisation moderne.

Un écrivain russe, M. Karostovz, qui a longtemps séjourné en Chine, présente dans le *Messageur d'Europe* la civilisation chinoise sous un tout autre aspect.

L'écrivain russe remarque judicieusement que si un jour les œuvres de Humboldt et de Spencer étaient connues en Chine, elles apparaîtraient aux Chinois comme un informe galimatias, et leurs auteurs passeraient pour des ignorants.

Tandis que chez nous la langue est un instrument qui sert à exprimer des pensées et un instrument pour la science, pour les Chinois, la langue est l'unique objet de l'étude, la science des sciences. Et encore cette langue n'est-elle pas la langue parlée par le peuple chinois, c'est une langue morte, plus ancienne pour les Célestes que le latin et le grec ne le sont pour

Pour eux, en dehors de la Chine, il n'existe ni science, ni civilisation, ni morale, ni religion, mais rien que de la barbarie. Leur cerveau rétréci, comme les pieds des Chinoises, par une pression continuelle, est complètement atrophié et incapable de recevoir une idée nouvelle.

Le peuple pris en masse ne sait ni lire ni écrire ; il n'y a qu'un homme sur cent qui sache lire et écrire, et une femme sur mille.

La littérature chinoise est sans valeur, les ouvrages historiques de la Chine mériteraient quelque attention s'ils n'étaient pas défigurés par un fracas d'invéraisemblances qui sont de pure invention.

Quant à leurs romans, ils se distinguent tous par une fiction insipide, l'absence de toute action, des

descriptions interminables sans intérêt, et des répétitions sans fin.

Un seul genre littéraire a pu se développer dernièrement en Chine ; il consiste en pamphlets qui servent à répandre d'ignobles et ineptes accusations contre les étrangers.

Actuellement, parmi les Chinois intelligents, on apprécie surtout une brochure intitulée *Mort à la religion du diable*, ornée d'images pornographiques, pour ridiculiser la religion chrétienne.

On croit que l'auteur de ces brochures, où l'esprit chinois se manifeste dans toute sa beauté, est un certain Tchou-Tchan, qui brigue en ce moment la place de daota (gouverneur). Mais il est hors de doute que plus d'un mandarin l'a aidé de ses lumières.

Cependant dernièrement on a fondé en Chine une école où l'on enseigne l'anglais, le français, le russe, l'allemand, ainsi que la chimie, l'histoire naturelle, les mathématiques, la physiologie, l'astronomie, etc.

Le plus grand nombre des élèves étudie l'anglais et les mathématiques. Mais, à l'inverse des autres écoles, ce ne sont pas les élèves qui paient, mais les élèves qui sont payés.

La première année les élèves reçoivent la nourriture et le logement ; la seconde année ils reçoivent en outre 3 lans par mois ; cette solde s'élève progressivement jusqu'à 10 lans par mois.

Les examens ont lieu une fois tous les trois ans, et les élèves qui les passent d'une façon satisfaisante reçoivent une récompense de 40 à 60 lans.

Voilà un système d'études qui trouverait peut-être quelques partisans ici et qui serait certainement du goût des pères de famille, même en dehors de la Chine...

M. REAER.

L'AURORE

L'oiseau court, les taureaux mugissent ;
Les feuillages sont enchantés ;
Les cercles du vent s'élargissent
Dans l'ascension des clartés.

L'air frémit ; l'onde est plus sonore ;
Toute âme entr'ouvre son secret ;
L'univers croit, quand vient l'aurore,
Que sa conscience apparait.

VICTOR HUGO.

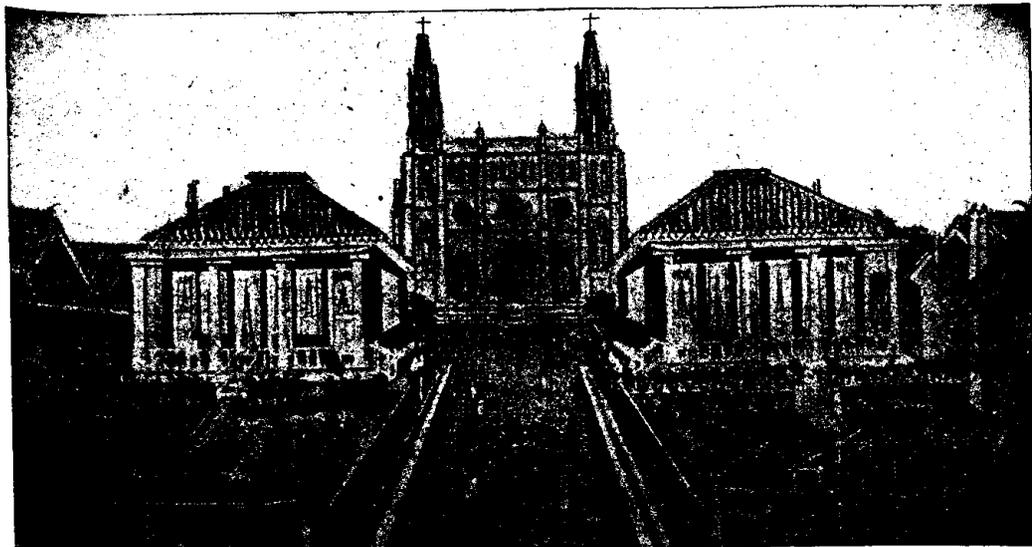
NOTRE GALERIE NATIONALE

Tous ceux que le problème de l'existence de notre race préoccupent sont d'accord à proclamer la nécessité de vulgariser la connaissance de notre histoire. Or, pour atteindre ce but, il n'existe pas de meilleur moyen que la gravure. Voilà pourquoi la publication de notre galerie nationale a mérité l'approbation du public. Nous avons reçu de nombreuses lettres nous félicitant d'avoir mis cet heureux projet à exécution. Forts de cet encouragement, nous allons tâcher de rendre cette galerie aussi complète que possible, et nous avons l'espoir qu'elle deviendra un véritable monument élevé à la gloire de notre nationalité. Le choix judicieux des portraits, leur apparence artistique, leur grandeur uniforme, la notice biographique qui les accompagne, tout en un mot, concourt à en faire une galerie unique et précieuse que tous les Canadiens-français, tous les patriotes, devraient encourager en la recommandant.

PORTRAITS PARUS JUSQU'À CE JOUR

Numéro du journal	Nom
847	Louis-Joseph Papineau
848	Jeanne Mance
849	Mgr Louis-François Lafleche
850	Faucher de Saint-Maurice
851	Samuel de Champlain.
852	Sir George-Etienne Cartier.
853	Marie-Madeleine de Verchères.
855	Alphonse Lusignan.

Toutes les graines ne germent pas, mais il en est qui deviennent des arbres. — COMTESSE DIANE.



Résidence du R.P. Emonet et des missionnaires de passage

Résidence du vicaire apostolique

MANDCHOURIE. — CATHÉDRALE DE MOUKDEN ET RÉSIDENCE DES MISSIONNAIRES

OBERAMMERGAU

ORIGINE ET HISTOIRE DU DRAME DE LA PASSION

Nos lecteurs trouveront dans une autre page, une série d'intéressantes photographies, représentant quelques-unes des scènes, de cette célèbre dramatisation religieuse, "Le mystère de la Passion," qui est jouée en Bavière, par des paysans à toutes les décades.

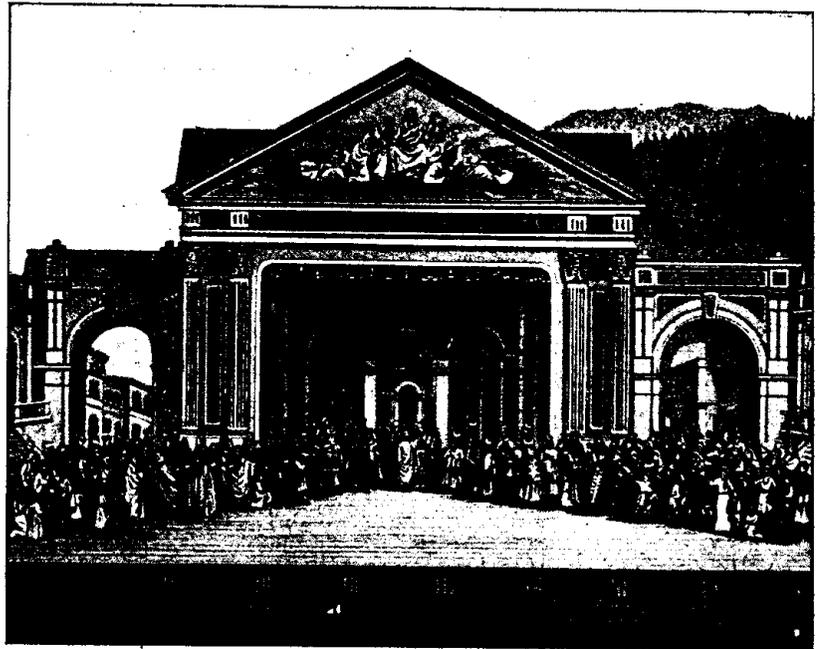
Nous devons à l'obligeance de M. Arcadius-A. Labrecque, qui est revenu dernièrement d'un intéressant voyage en Europe, au cours duquel il s'est rendu à Oberammergau, où la Passion est jouée, de pouvoir reproduire ces photographies qu'il a eu l'amabilité de nous passer.

Le drame d'Oberammergau, comme d'ailleurs tous les autres drames religieux, a pris naissance dans le courant du moyen âge. Alors que toutes les localités chrétiennes de l'occident cherchaient à s'édifier autant et plus qu'à se récréer par des spectacles chrétiens. Oberammergau ne dut assurément pas demeurer en arrière. La sans aucun doute, comme dans l'Europe entière, on dut voir se dérouler sur la scène les souffrances du Christ et la vie des saints. En effet si, en 1633, les habitants ont fait le vœu solennel de représenter le drame de la Passion, n'est-ce pas que cette religieuse coutume existait déjà parmi eux ? Cependant, à l'époque de l'avènement du protestantisme, et surtout durant les agitations perpétuelles et les incessantes guerres civiles du XVI^e siècle, bien des localités abandonnèrent les coutumes vénérables.

Oberammergau a-t-il suivi leur exemple ? L'histoire est muette sur ce point. Nous sommes porté à croire que l'intéressant village demeura toujours fidèle aux traditions des ancêtres.

Voici l'historique de leur vœu. En 1633, une peste terrible sévit dans les environs d'Oberammergau et dans toute la Bavière. Elle avait pour cause une misère universelle, et le long séjour que des troupes étrangères avaient fait dans la contrée. Le village même d'Oberammergau échappa pendant quelque temps. Il était sévèrement défendu à ses habitants d'avoir aucune relation avec les villes et villages déjà contaminés. Cependant, à l'occasion de la Kermesse (c'était le 25 sept. 1633), un journalier d'Oberammergau, qui travaillait pendant l'été à Eschenlohe, résolut d'entrer dans son foyer et de visiter sa femme et ses enfants. Il prit des sentiers inconnus à travers les montagnes et réussit à se glisser dans sa maison sans avoir été reconnu. Démarche funeste pour le malheureux et son village. Cet ouvrier portait déjà en lui les germes de la terrible maladie, et il mourut le lendemain. La peste fit des progrès foudroyants, et en moins de trois semaines quatre-vingt-quatre habitants d'Oberammergau succombèrent.

Dans ces terribles conjonctures, les principaux villageois se réunirent et décidèrent, de commun accord, "de jouer tous les dix ans le drame de la Passion". Dès ce moment, et bien que beaucoup d'habitants



LA SCÈNE A OBERAMMERGAU : ENTRÉE DE JÉSUS A JÉRUSALEM

portassent encore tous les symptômes de la maladie, la peste ne fit plus de victimes à Oberammergau. La série des représentations périodiques de la Passion commença dès lors, et jamais il n'est venu à l'esprit de ces montagnards de faillir à la solennelle promesse.

C'est ainsi que, déjà en 1634, la Passion de Notre-Seigneur fut représentée à Oberammergau ; et dans la suite, jusqu'en 1674, ce spectacle sacré se renouvela tous les dix ans. On fixa pour la représentation suivante l'année 1680, et depuis lors on s'en tint toujours aux périodes décennales.

Était-ce dans l'église même que l'on représentait la Passion, ou seulement dans le cimetière, comme cela se pratiquait encore au commencement de ce siècle ? Il est impossible de donner une réponse certaine : les anciens manuscrits ne font pas la moindre mention de ce détail.

Quoi qu'il en soit, les spectacles religieux d'Oberammergau passèrent presque inaperçus du reste de l'Europe ; seuls les habitants des villages voisins les suivirent.

Le 31 mars 1770, toute représentation des Mystères de la Passion fut prohibée en Bavière. On fit exception pour Oberammergau qui, comme jadis, resta fidèle à sa tradition. Ce qui en 1770 n'était qu'un acte de tolérance, devint, en 1780, un privilège, qui fut formellement confirmé en 1791. En 1800, à cause de la guerre, Oberammergau n'eut presque pas de visiteurs.

La guerre de 1810 empêcha la représentation décen-

nale, qui fut forcément remise à l'année suivante. C'est alors que, pour la première fois peut-être, on retoucha le texte de l'ancien manuscrit qui datait du XVII^e siècle. Cette retouche fut l'œuvre du Père Ottmar Weiss, moine bénédictin de l'abbaye d'Ettal.

L'ancien drame de 1662 rappelle visiblement, en maint endroit, les spectacles du moyen âge.

Ce texte dans toute sa simplicité aurait blessé les auditeurs du XIX^e siècle ; aussi a-t-on eu soin de le remanier. C'est *Ottmar Weiss* qui prit sur lui cette tâche, et le Drame dans sa forme rajeunie apparut sur la scène avec une nouvelle partition musicale.

Mais quel fut le compositeur auquel recoururent les habitants d'Oberammergau ? Quel fut leur Beethoven ou leur Wagner ? Tout simplement le maître d'école du village, Roch Dedler, l'organiste de l'église paroissiale. Roch Dedler, naquit en 1779 et mourut en 1822.

Les gens d'Oberammergau prononcent encore son nom avec admiration et reconnaissance. Dedler, en effet, était doué d'un noble caractère et d'un grand talent, c'était un vrai chrétien et un instituteur habile. Chaque soir on le trouvait récitant pieusement le Rosaire avec les autres villageois. Sa leçon finie, on le voyait se rendre à l'église et s'y mettre en prière. Ses élèves dont quelques-uns vivaient encore en 1880, avaient pour lui un profond respect, et ses concitoyens trouvaient toujours en lui un joyeux camarade.

Dedler était excellent compositeur. On chante à présent encore à Oberammergau plusieurs messes qu'il mit en musique. Du reste ces compositions lui prenaient, paraît-il, fort peu de temps.

L'année 1811 vit les premiers efforts de Dedler pour relever les chœurs du Drame de la Passion. Mais c'est plutôt en 1814 qu'il composa la musique dont le drame s'accompagne aujourd'hui ; elle ne contient que deux morceaux du premier travail de ce compositeur villageois.

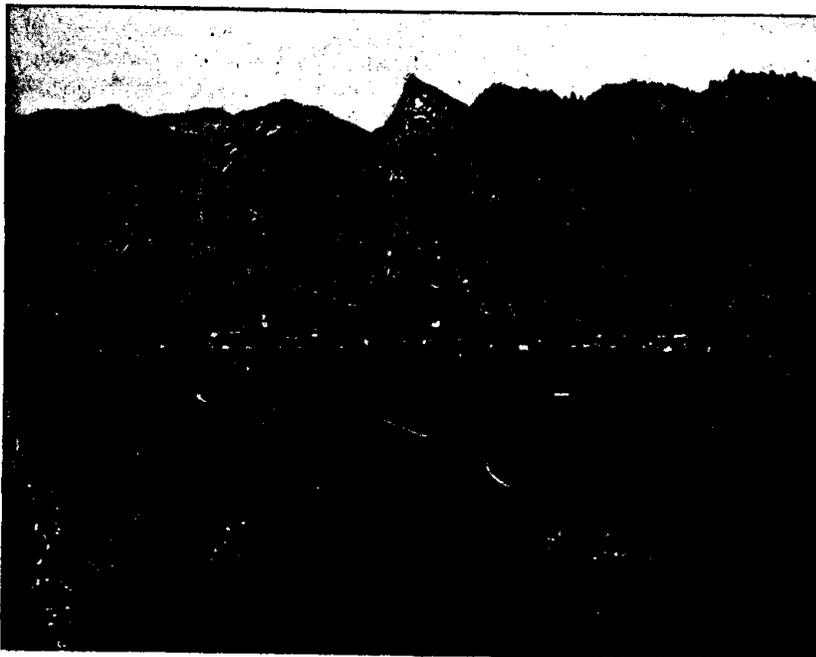
L'humble artiste se mit à l'œuvre, le dimanche de la Sainte-Trinité :

"Je vais commencer aujourd'hui, dit à ses enfants cet homme si profondément religieux ; implorez tous ensemble avec moi la bénédiction du Ciel sur mon ouvrage."

A Noël, la partition était achevée, et elle fut conservée, depuis lors, sans subir aucune modification.

En 1820, ce fut naturellement Dedler lui-même qui dirigea le chant. Sa santé en fut gravement ébranlée. Le pauvre artiste, en effet, se donna beaucoup de mal pour assurer le succès de son œuvre. Il fut atteint aux poumons, paraît-il, et deux années plus tard il succomba à sa maladie.

De ses 6 enfants, un seul, une fille, survivait encore en 1880, dans la ville de Munich : jamais les habitants d'Oberammergau n'ont manqué de lui envoyer une partie des recettes décennales. En 1871, elle



VUE D'OBERAMMERGAU

reçut 300 florins. Qu'il est touchant de voir cette reconnaissance pour la dernière descendante de l'humble maître d'école ! Mais revenons-en à l'histoire du Drame de la Passion.

Ce fut en 1830, pour la première fois, que la représentation ne se fit plus au cimetière ; elle eut lieu sur la place de la Passion, Passionsplatz.

Jamais peut-être le concours d'habitants et d'étrangers n'avait été plus considérable. Les représentations de 1840 obtinrent un plus grand succès que les précédentes.

Jusqu'à trois fois, bien que le théâtre pût contenir 5000 spectateurs, un grand nombre de pèlerins ne trouvèrent point de place. Mais le lendemain on reprit le drame, et chacun put quitter Oberammergau heureux et édifié.

Dans le courant de l'année 1840, on alla jusqu'à donner neuf représentations. En 1850 il y en eut quatorze. Toute l'Allemagne commença à s'intéresser au Drame, et beaucoup de personnes illustres, comme nous l'avons déjà dit, furent entraînés à Oberammergau par l'enthousiasme général qu'excitaient les Jeux de la Passion.

Cependant les représentations de 1860 devaient recevoir un éclat tout nouveau du texte dramatique remanié et reproduisant davantage les paroles mêmes de l'Évangile. Cette œuvre est due à un élève du Père Ottmar Weiss, le révérend abbé Daisenberger, alors curé d'Oberammergau.

Monsieur Daisenberger, né et élevé à Oberammergau, était doué d'une grande facilité de style et d'un goût vraiment littéraire.

Ce fut lui qui développa d'une manière si merveilleuse le génie artistique inné à ces montagnards, et qui contribua les plus efficacement au succès inouï des représentations d'Oberammergau.

Daisenberger composa aussi plusieurs autres pièces dramatiques, dont on a beaucoup parlé. Enfin, c'est à lui que nous devons un excellent opuscule : *Description de la paroisse d'Oberammergau*, monographie d'un très grand intérêt et modèle des œuvres de ce genre.

Sous la conduite de ce prêtre si zélé et si pénétré du sentiment de l'art, les habitants d'Oberammergau firent beaucoup de progrès dans l'exécution de leur antique Drame.

La saison de 1870 était déjà en plein cours, quand arriva, comme un coup de foudre, pendant la représentation du dimanche 17 juillet, la nouvelle de la déclaration de guerre, faite par l'empereur Napoléon III à l'Allemagne. Aussitôt, c'est Daisenberger qui parle, un grand nombre de pèlerins firent leurs adieux à notre village. Parmi eux il y avait surtout beaucoup d'officiers et de fonctionnaires prussiens. Deux jours plus tard, c'étaient nos gens eux-mêmes qui nous quittaient, appelés sous les drapeaux au nombre de 45. Les vœux de tous les habitants de la commune les accompagnaient au milieu des dangers de la guerre où ils allaient être engagés.

Beaucoup d'entre eux avaient un rôle dans le Drame de la Passion ; mais malgré leur départ avec l'armée bavaroise, on n'en donna pas moins, le 24 juillet, la représentation annoncée. Malheureusement, le nombre des assistants fut bien petit, eu égard aux chiffres des années précédentes. On décida d'ajourner le spectacle religieux, pour le reprendre l'année suivante, si les circonstances le permettaient.

Les événements le permirent en effet ; le 24 juin 1871, fut donnée la première représentation. L'affluence des spectateurs dépassa toute prévision. L'Angleterre, et l'Amérique même, en fournirent un nombreux contingent ; des princes et des rois honorèrent Oberammergau de leur présence ; et la double année scénique 1870-71 répandit par tout l'univers le nom et la réputation des pauvres montagnards.

Les représentations de l'année 1890 ont été plus suivies encore que celles de 1880. On aura une idée exacte du concours de monde quand on saura que les droits d'entrée ont rapporté la somme énorme de 665,919 marcs. La vente des photographies a produit 27,000 marcs.

La campagne de l'année 1900 a vu s'accroître encore l'affluence des spectateurs : 28 représentations furent

annoncées ; mais aux mois de juillet et d'août on fut obligé, comme par le passé, de multiplier les séances extraordinaires.

La représentation au dire des nombreuses personnes qui y ont assisté, est on ne peut plus réaliste, et vaut à elle seule tout le trouble et la dépense d'un voyage en Europe.

Commençant à huit heures du matin, elle ne finit que sur les six heures du soir et est tout le temps empreinte de la plus émouvante réalité.

Les acteurs qui jouent en plein air, ne sont nullement affectés par les variations soudaines de température qui sont si fréquentes dans cette partie montagneuse de la Bavière et quel que soit le temps ils jouent le rôle toujours avec la même ferveur. Ainsi, nous disait M. Labrecque, quand il assista à la représentation il faisait un temps épouvantable et la pluie tombait par averses. Cela n'empêcha aucunement le succès de la journée car, quoiqu'ils fussent trempés jusqu'aux os les acteurs jouèrent leurs rôles comme si rien n'était.

Mais direz-vous et leur fard et leur maquillage, qu'est-il advenu de tout cela ?

C'est que à Oberammergau on ne fait pas les choses comme ailleurs. De même que les acteurs ne sont pas payés, ils ne sont pas non plus grimés. Tel on les représente sur les photographies que nous reproduisons, tels ils sont naturellement.

La représentation étant donnée seulement tous les dix ans, les acteurs passent cinq années à se faire "une tête" comme on dit au théâtre.

Ils laissent croître leurs cheveux et leur barbe et se font des physionomies convenables pour leurs divers rôles.

LE GENERAL DE WETT

Nous avons eu la bonne chance de nous procurer une photographie du célèbre général Boer, De Wett,



dont la presse quotidienne a annoncé la mort il y a quelques jours. Il paraît maintenant qu'il est vivant, et qu'il va reprendre ses manœuvres stratégiques qui ont étonné le monde entier.

NOS FLEURS CANADIENNES

L'EUPHORBE RÉVEILLE-MATIN

Famille des Euphorbiacées.—Euphorbe réveille-matin.
Euphorbia helioscopia.

L'Euphorbe réveille-matin, ou simplement le Réveille-matin, tire son nom générique d'Euphorbus (médecin d'un prétendu Juba, roi de Mauritanie) qui le premier aurait mis cette plante en usage pour la guérison de ses célèbres patients ; et son nom spécifique et vulgaire, du fait qu'en Europe, les bergers parvenaient à abrégé leur sommeil en se frottant les yeux avec la tige et les feuilles de ce végétal.

Cette plante est d'un beau vert légèrement foncé. La symétrie de sa végétation est remarquable et peu de plantes de sa taille ont une apparence aussi robuste.

Les fleurs, petites et jaunâtres, ont ceci de singulier : elles sont ou mâles ou femelles, c'est-à-dire que les unes n'ont que des étamines, les autres que des pistils. Les savants appellent ces fleurs : monoïques.

On prétend que l'Euphorbe a été introduite, en ce cas le pays lui a plu car elle s'est bien acclimatée. Elle se rencontre un peu partout le long des routes et des champs cultivés.

Dans le langage des fleurs, l'euphorbe signifie : J'ai perdu le repos.



Il paraît que quelques personnes l'emploient encore pour détruire les verrues. Ce qui est certain c'est qu'il faut se défier du réveille-matin, car il renferme, comme presque toutes les euphorbiacées, un suc lacteux qui est un poison.

Cependant, quelques plantes de cette famille méritent notre attention. Le Ricin, par exemple, aussi appelé *Palma-christi* fournit une graine dont on extrait cette huile que nous nommons à tort : *huile de castor* et dont les propriétés purgatives sont bien connues. C'est encore d'une euphorbiacée que provient le caoutchouc. Enfin, le tapioca ou sagou n'est ni plus ni moins que la fécula des rhizomes du manioc, une euphorbiacée du Brésil, dont on enlève préalablement le principe vénéneux.

E.-Z. MASSICOTTE.

CARNET MONDAIN

Il nous fait plaisir d'apprendre à nos lecteurs que M. Gustave Comte, un de nos anciens collaborateurs, maintenant rédacteur en chef du *Temps*, d'Ottawa, épousera le 1er octobre prochain, Mlle Blanche Duquette, fille de M. J.-A. Duquette, professeur de violon. La bénédiction nuptiale aura lieu à huit heures du matin, à la chapelle du Sacré-Cœur, église Saint-Jacques. Un grand nombre d'artistes musiciens ont offert leur concours pour rehausser l'éclat de cette cérémonie.

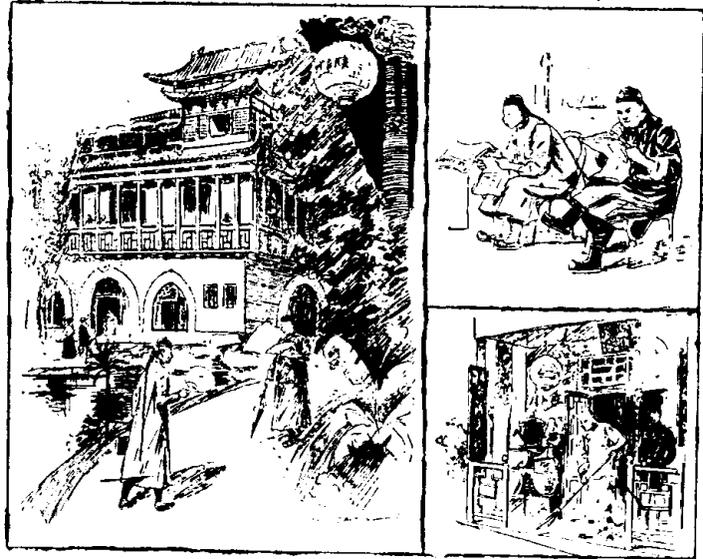
Nous avons le plaisir d'annoncer le mariage de M. Oscar-Azarie Guimond, de la maison d'importation F.-B. Mathys, avec Mademoiselle Maria-Blanche-Alice Trempe, fille de notre sympathique et si dévoué confrère, M. O. Trempe.

La bénédiction nuptiale sera donnée en l'église paroissiale de Sainte-Cunégonde le mardi 2 octobre, à 7.30 heures du matin.

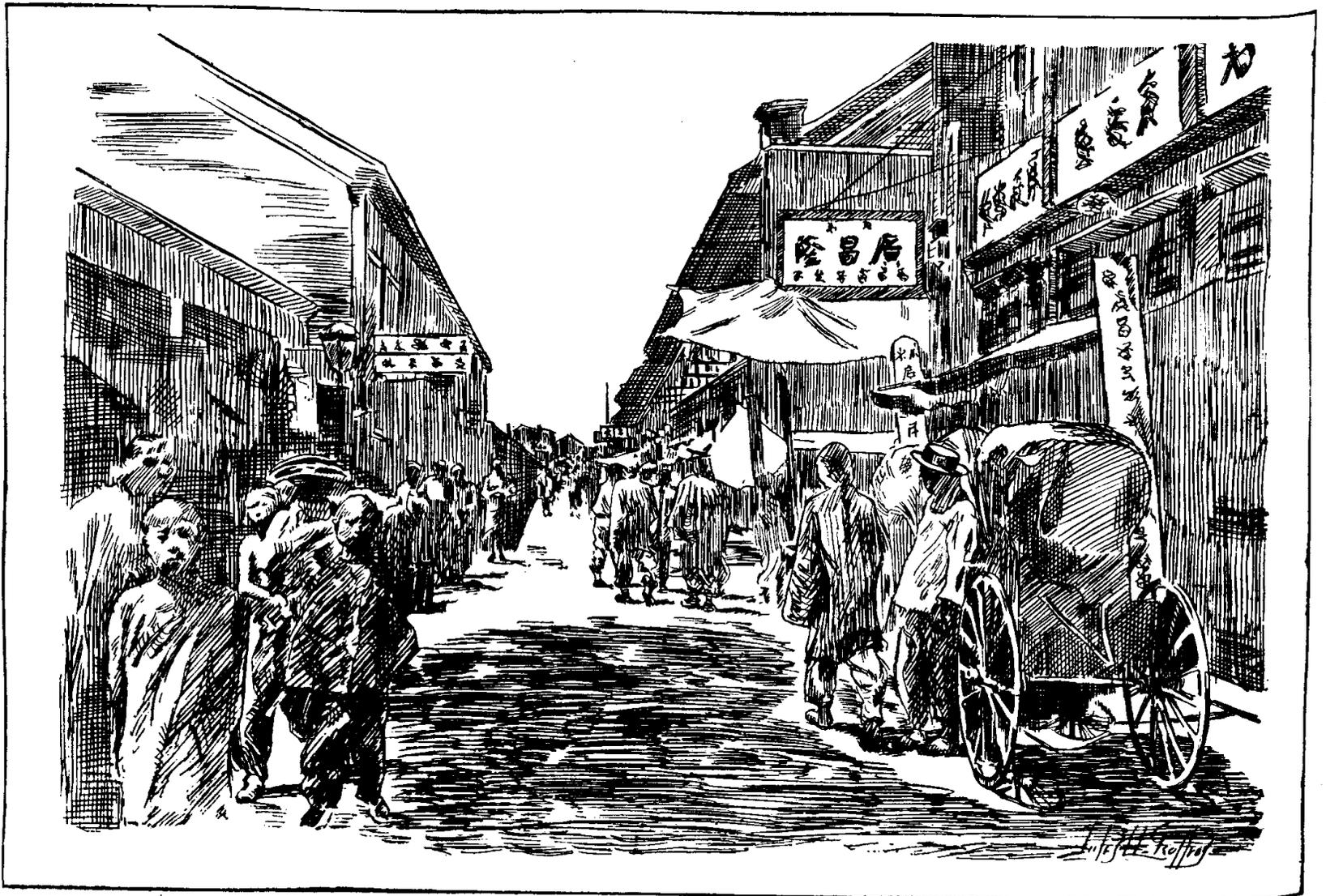
Nous offrons aux futurs époux tous nos meilleurs vœux et souhaits de bonheur et prenons part au bonheur des parents : car meilleur choix de part et d'autre ne pouvait être fait.



LE PRINCE TUAN,
Président du Tsung-Li-Yamen et chefs des Boxers



Le pavillon de la Chine
L'EXPOSITION DE PARIS



LES EVENEMENTS EN CHINE.—Une rue de Tien-Tsin



1. Jésus-Christ (Anton Lang).—2. La Vierge Marie (Anna Flunger).—3. Judas (Johann Zwink).—4. Le baiser de Judas.—5. Jésus bénit Madoleine.—
6. Jésus fouetté.—7. Le crucifiement.—8. Notre-Dame de Pitié

LE DRAME DE LA PASSION A OBERAMMERGAU

LE SUPPLICE EN CHINE

Une exécution qui vient d'avoir lieu à Shanghai est un nouvel exemple de l'atrocité de la justice chinoise. Le condamné était un paysan des environs qui, en se rendant à sa besogne journalière, avait déplié à son ennemi. Celui-ci avait obtenu un ordre de le faire arrêter ; il fut condamné à mort. Le supplice que les mandarins choisirent pour l'infortuné fut celui de la cage, c'est-à-dire une strangulation lente, horrible.

Le patient fut enfermé dans une cage, le cou emprisonné dans une trappe à la paroi supérieure. Les pieds reposent sur une planche, qui, elle-même est portée par un lit de pierres. De temps en temps une pierre est enlevée, et si la victime n'a pas d'amis, son horrible torture ne dure pas longtemps. La famille et les amis ont le droit de racheter les pierres et de les replacer sous la planche fatale : les mandarins retirent de ces sortes de marchés une rémunération lucrative.

Le condamné dont il est ici question, pendant sa longue agonie qui dura dix jours, ne manifesta aucun remords pour ses méfaits ; il posait devant les photographes, et de l'argent qu'il retirait de ce macabre trafic, il pouvait se payer une nourriture qui prolongeait sa vie ; il laissa même à sa femme et à ses en-

fants une somme équivalente à \$50. Sa femme lui apportait régulièrement sa ration de thé et d'aliments, et l'on croit même que c'est elle qui lui a administré le poison dont il est mort, le dixième jour.

Ces cruelles exécutions passent en Chine pour être une forme clémente de la justice : la décapitation, à leurs yeux, est un supplice bien autrement terrible, puisque le condamné entre dans l'autre vie avec un corps mutilé, ce qui est le suprême châtement pour un Chinois.

Le supplice de la cage a lieu sur une place publique ; cependant, dans le cas présent, les Européens résidant à Shanghai avaient obtenu qu'on leur épargnât cet horrible spectacle, et l'instrument de torture avait été transporté dans une habitation.

SOIRÉES DE FAMILLE

C'est avec les *Petites Godin* de Maurice Ordonneau que s'ouvriront les Soirées de Famille, jeudi de cette semaine. Cette pièce, qui contient trois actes, est une des fortes créations de l'auteur. Elle présente des contrastes de caractère du plus grand intérêt, des situations nombreuses et animées avec art, et des réparties fines et piquantes.

Les entr'actes qui complètent cette représentation

sont des plus brillants. La Société Sainte-Cécile qui fait les frais de cette soirée, n'a rien épargné pour rendre les entr'actes attrayants. Nous aurons le plaisir d'y entendre Mlle R. Rondeau, Mlle Adrienne Labelle, MM. A. Dionne, R. Dionne, Monday, H. Arnoldi, Jos. Dionne.

Nous ne doutons pas d'après la vente des billets, les préparatifs qu'on y fait, que ce sera une soirée digne d'inaugurer la troisième saison des Soirées de Famille.

Un imbécile à un homme d'esprit :

—Je voudrais bien savoir pour quelle raison vous ne causez jamais avec moi ?

—Vous le voulez ? Eh bien, la voici : Quand vous n'êtes pas de mon avis, cela m'afflige pour vous ; et quand vous en êtes, cela m'inquiète... pour moi.

**

Le bijoutier.—Ce miroir est ce qu'on a fait de plus nouveau en fait de style. Regardez monsieur le joli motif d'ornement au dos de cet objet.

Le client.—Fort joli en effet, mais qu'elle est la femme qui songera jamais à regarder l'envers de son miroir ?

Mlle Elise St-Amour

Guérie par les Pilules Rouges de la Compagnie Chimique Franco-Américaine

" Messieurs les Médecins Spécialistes de la
" CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE,
" No 274 rue Saint-Denis, Montréal.

" Chers Docteurs,



Mlle Elise St-Amour

" Lorsque j'ai commencé à prendre les Pilules Rouges, je souffrais de faiblesse et de palpitations de cœur depuis neuf ans. J'étais faible et toujours affaiblie.
" La troisième boîte que je pris me soulagea, et en quelques semaines j'étais complètement guérie. Je remercie beaucoup les Médecins Spécialistes du trouble qu'ils se sont donné pour moi, et il me fait plaisir d'avoir l'occasion d'exprimer la joie que j'éprouve à me voir guérie des maux dont je souffrais.

" Mlle Elise St-Amour,
" Embrum, Ont."

Les jeunes filles qui souffrent de mal spécial à leur sexe sont pâles et faibles. Elles ont des palpitations de cœur et des points de côtés. Elles ont le teint terne et les yeux cernés.

Les PILULES ROUGES guérissent ces maux et en les guérissant, ramène chez les jeunes filles la santé dont elles devraient jouir.

Les vraies PILULES ROUGES se vendent toujours en boîtes contenant cinquante pilules et ne se vendent jamais au cent ni à 25 cts la boîte ; elles ne sont, non plus, jamais vendues de porte en porte par les colporteurs. Si votre marchand ne les tient pas, elles vous seront expédiées sur réception du prix : 50 cts la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Exigez toujours sur chaque boîte le nom de la

COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE

.. TEL. BELL 1387 ..



Royal Silver Plate Co.

PLAQUEURS EN OR
ET EN ARGENT...

Vieilles Argenteries Réparées et Replaquées.

PRIX MODÉRÉS.

40, COTE ST-LAMBERT, Montréal.



ETES-VOUS BELLE ? SI NON, LISEZ CECI ET APPRENEZ COMMENT AVOIR UN BEAU TEINT.

Tout le monde admire les femmes et filles qui ont un beau teint clair et sans taches. Leurs joues roses et leur peau douce, veloutée et délicate les rendent attrayantes. Elles ne déduisent plus le bonheur et le beauté que les taches de rousseur, boutons, taches brunes et autres, peau jaune ou boueuse, taches, rides, nez ou figure rouge, taches basées, éruptions, eczématoïdes, ou taches de rousseur quelle nature. Ils enlaidissent les hommes et les femmes et les font paraître vieux. Toutes ces affections sont promptement et facilement guéries par les **Cachets de Miller pour le Teint**. C'est le plus merveilleux embellisseur qui ait jamais été fait. Ces cachets sont tous à l'usage des hommes et agissent très rapidement. Leur emploi régulier, pendant quelques jours seulement démontrera, hors de tout doute, leur remarquable pouvoir embellisseur. **POUR DAMES ET MESSIEURS.**—Ces cachets font disparaître complètement et permanentement toutes les éruptions, pustules, désordres et taches des dames et messieurs. Ils rajouissent les vieilles gens, embellissent la figure, le cou, les épaules et la face. Ils donnent au teint les teintes délicates de la jeunesse. Ceci peut vous paraître impossible, mais c'est la pure vérité. Rappelez-vous que ces cachets ne sont pas un cosmétique, mais une nourriture pour la peau. **VOUS POUVEZ LES ESSAYER GRATUITEMENT.**—Pendant quelque temps nous nous engageons à envoyer un **Précis d'essai gratis de CACHETS DE MILLER** aux lecteurs de ce journal. Vous pourrez ainsi vous convaincre gratuitement des merveilleuses propriétés qu'ils ont d'embellir. Envoyez immédiatement votre nom et votre adresse postale avant que cette offre libérale soit discontinuée. Échantillons envoyés sous enveloppes ordinaires cachetés. Incluez un timbre pour le poste. **THE MILLER CO., Boîte L M Toronto, Canada.**

Les Débats

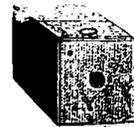
Journal populaire, ni vendu ni à vendre à aucune faction politique, paraissant le dimanche

Intéressante revue des événements politiques, artistiques, littéraires et financiers de la semaine, rédigée par les jeunes.

Abonnement : \$1.00 par an. Un excellent journal pour les lecteurs de la campagne.

Dans chaque localité, un agent pourra avec " Les Débats," se faire de bons revenus.

Les Débats, 21, rue St-Jacques, Montréal.



CAMERA GRATIS

Congratulez-vous avec accessoire et matériel. Prenez un petit cadre à imprimer, 1 plateau à développer, 1 paquet de "developper", 1 set de directions, 1 paquet de papier argenté, 1 paquet de papier rubis. Vous pouvez gagner facilement en vendant seulement 15 de plus par semaine en verre à 10c. chacune. Elles ont au delà de 5 pouces de longueur, et sont faites entièrement en verre. Envoyez votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les plumes. Quand vous les recevrez, envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir la camera tous frais payés. Toledo Pen Company, Boîte L M Toronto.

CHOSSES ET AUTRES

—Le premier engin à vapeur aux Etats-Unis, fut construit à Schenectady, N.-Y., en 1830.

—Le sol de l'Egypte est encore labouré par les mêmes charrues dont on se servait il y a 5,000 ans.

—L'île de Madagascar, conquise à la civilisation par la France, a une superficie égale à la France et à la Belgique réunies.

—Le *New-York Sun* nous apprend, que depuis le 1er janvier 1900, il y a eu 294 grèves dans le seul Etat de New-York.

—Un millionnaire du Michigan s'est établi dans l'Ontario pour s'éviter de payer de trop lourdes taxes aux Etats-Unis.

—On reconnaît qu'un homme est un bon cultivateur quand il n'a pas peur des... cultures sarclées.

—Pour bien réussir en agriculture il faut être intelligent, instruit et avoir de l'esprit d'observation.

QUEL EST LE PRIX DU VIN DES CARMES ?

C'est la question qui nous est posée tous les jours tant par correspondance que de vive voix. Nous croyons donc être agréables à un grand nombre en le répétant ici. A la bouteille, nous le vendons 75 cents, et ce prix est invariablement le même ; à moins de l'acheter à la douzaine pour \$8.00. On dira peut-être que c'est un peu cher, mais quand on a fait l'heureuse expérience de ses merveilleux résultats, on ne regrette pas son argent, puisqu'on retrouve en retour la santé, qui est le plus grand de tous les biens désirables.

Le prix du gros est connu de MM. les Marchands ; toujours le même pour tous et invariablement le même partout.

A. TOUSSAINT & CIE,
Agents Généraux pour le Dominion.

LA SANTE AVANT TOUT

Ce sont les affections des voies respiratoires qui compromettent le plus la santé : c'est le *Baume Rhumal* seul qui guérit ces affections.

NOUS VOUS METTONS EN GARDE

Contre cette multitude de Pilules SOI-DISANT excellentes pour les femmes faibles ou jeunes filles pâles. La plupart de ces Pilules ne valent rien : elles peuvent même devenir dangereuses dans certains cas.

Vous ne trouverez ce que vous cherchez, la santé et le bien être, QUE dans les PILULES fabriquées par le Dr Ed. Morin ayant pour nom : "PILULES CARDINALES" du Dr Ed. Morin.

Cook's Cotton Root Compound

Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. Sûr, efficace. Mesdames, demandez à votre Pharmacie le Cook's Cotton Root Compound. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. The Cook Company, Windsor, Ont.

Les Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.

LE TOUR DU MONDE

Très jolie publication illustrée, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis; des études sérieuses sur les diverses parties du monde, leur fertilité, leurs genres de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout inédit. Sous ce titre : "Boîte aux lettres," des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an 28 francs; six mois, 16 francs; le numéro 50 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

A cette Saison de l'Année,

Plusieurs Personnes Souffrent du Cholera.

Pour se guérir elles prennent plusieurs différents remèdes, surtout ceux qui tendent à enrayer la diarrhée ordinaire.

En agissant ainsi elles perdent de vue le fait qu'elles n'ont pas éliminé des intestins les poisons qui ont causé la maladie.

Abbey's Effervescent Salt,

pris dès les premières phases de n'importe quelle maladie d'estomac et des intestins, les débarrasse de ces substances empoisonnées et empêche et guérit toutes telles irrégularités. Pris comme médicament ou comme breuvage, Abbey's Effervescent Salt, est meilleur et plus hygiénique que n'importe quelle eau minérale et coûte moins cher.

Un pamphlet expliquant les nombreux usages pour lesquels cette préparation sans égale peut servir sera expédié franco par la poste aux personnes qui en feront la demande à The Abbey Effervescent Salt Company, Limited, Montréal. En vente chez tous les pharmaciens à 25c et 60c la bouteille.

CARABINE A AIR



Nous donnons cette splendide carabine à air, aux personnes qui vendront seulement 24 douzaines de paquets de parfums à la violette, à l'héliotrope et à la rose à 10 cents chacun. Ces odeurs sont délicates, délicieuses et durables et sont fabriquées pour nous par la plus célèbre maison de parfums de Canada. Les paquets contenant le parfum sont ornés de beaux dessins de fleurs et de feuilles dans toutes les délicates couleurs de la nature qu'elles rendent on ne peut plus attrayants. Ecrivez et nous vous enverrons le parfum par la poste. Quand vous l'aurez vendu envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons franco par la poste, cette carabine à air, en acier pur. C'est un des meilleurs et des plus nouveaux modèles. Elle est pourvue de mirres, d'une gâchette pistolet et d'une crosse. Convenable pour charger à petit plomb, à javelets ou à chevrotins; tirer avec beaucoup de force et une exactitude parfaite. Pour tirer les moutons ou pour les exercices à la cible, elle est sans égale. Chaque carabine est parfaitement éprouvée avant de sortir de la fabrique.

HOME SPECIALTY COMPANY, Boite Toronto, Canada.

GRATIS

UNE NOUVELLE GUERISON
OPÉRÉE PAR LES
"PILULES CARDINALES"
DU DR ED. MORIN

Melle ADELINE BROUSSEAU, de Québec, Guérie du Mal de Rognons et Faiblesse Féminine par l'emploi de cette heureuse préparation

Mademoiselle ADELINE BROUSSEAU, de Québec, est une jeune personne qui est de constitution faible. Longtemps elle eut à souffrir d'une attaque de maladie de Rognons qui aggravait considérablement son état de faiblesse naturel. Retenue loin de son travail, Mademoiselle Brousseau passait alors ses journées d'une manière bien misérable, s'efforçant à trouver le remède à son mal.

Son médecin lui dit qu'elle pouvait essayer les "PILULES CARDINALES" du DR ED. MORIN, qu'il les croyait propres à la soulager.

Mademoiselle Brousseau suivit son conseil et fut parfaitement guérie après quelques mois d'usage de cette excellente préparation. Toutes les femmes et jeunes filles pâles et faibles, souffrant d'Anémie, faiblesse générale,

perte d'appétit et de sommeil, débilité nerveuse, des maladies du retour de l'âge, du Foie et des Rognons, etc., etc., devraient prendre les "PILULES CARDINALES" du DR ED. MORIN; elles les guériront infailliblement; leur donnant une grande force et une grande volonté.

NOTEZ BIEN CECI : Il est parfaitement établi et clairement prouvé que les "PILULES CARDINALES" du DR ED. MORIN, sont d'une composition bien différente de certains produits analogues vendus dans le commerce. Exiger invariablement les "PILULES CARDINALES" du DR ED. MORIN. NE JAMAIS ACCEPTER aucunes autres sortes.

1 boîte 50c, 6 boîte \$2.50, envoyé franco par la poste sur réception du montant.

DR ED. MORIN & CIE., Québec.

A L'ENFANT MALADE



Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée—donnez-lui "DORMOL"—ce calmant merveilleux des enfants! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. PRIX: 25c.

IL FAUT DORMOL!!!

GRATIS — Magnifique médaillon or né d'une photographie, la vôtre ou celle d'un de vos amis, peinte à la main, 3 1/2 x 3/4 pouces, sur chevalet, valant \$2, gratis aux personnes qui vendront 24 douzaines de boutons ornés d'une véritable image du Sacré-Cœur de Jésus, de Marie ou Ste-Anne à 10c chacun. Ecrivez et nous vous expédierons les boutons par la poste. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons franco par la poste, le médaillon de \$2 copié de n'importe quelle photographie que vous nous aurez envoyée. Nous vous retournerons la photographie intacte. ENAMEL PHOTO CO., Toronto.

Un PRÊTRE
de ROME a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE — MANQUE D'ÉNERGIE
PIÈVRES — ÉPUISEMENT
PILULES AN. ONIO
toniques, réparatives, reconstituentes. 2 fr.
Phie MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCART.

ON DEMANDE à placer \$34,000
par Petit Montant à taux bas.
JEAN-CH. BRAZIER.
Bell Tel. M. 2784. 97, ST-JACQUES.

Le Passe-Temps
est une superbe revue musicale, avec texte et musique qui paraît tous les quinze jours. Intéressante et utile pour professeurs et élèves, 8 pages de texte et 16 pages de musique choisie; musique de piano, d'orgue, de violon, de mandoline, duos, etc. Une magnifique prime est donnée aux abonnés d'un an. En vente partout, 5 cents le numéro. Abonnement, \$1.50 par année. S'adresser à J.-E. Bélaïr, éditeur 38 rue Saint-Gabriel, Montréal.

BREVETS D'INVENTION CANADA ET ÉTRANGER
BEAUDRY & BROWN
INGÉNIEURS CIVILS ET ARPENTEURS
107 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

LE TOUR DU MONDE

Par LE PASSANT

Le recteur de la paroisse de Runwell (Essex) ayant éprouvé quelque difficulté à se procurer un sonneur de cloches, fut obligé de les sonner lui-même pendant plusieurs mois. Trouvant la chose peu plaisante et très fatigante, il combina un sonneur automatique qu'il parvint à faire fonctionner à l'aide du courant électrique servant déjà à l'éclairage de l'église et du presbytère. Après quelques tâtonnements, il réussit à obtenir un fonctionnement très régulier de son appareil.

Voilà certes une application curieuse et bien inattendue de l'électricité.

L'amour de la science pousse parfois très loin ses fidèles. Ainsi une jeune doctoresse en médecine, Miss Peal Starr qui vient de mourir, avait, au mois d'avril dernier, se sentant irrémédiablement perdue, commencé une étude du mal dont elle était atteinte.

Le travail qu'elle laisse sur la terrible maladie qu'elle avait d'ailleurs contractée au chevet d'une de ses clientes, est considéré par les médecins comme une grande découverte pour la science.

On a trouvé chez la jeune doctoresse une correspondance volumineuse qui montre que tous les savants de tous les pays s'intéressent vivement à la terrible maladie qui a fini par terrasser celle qui essayait de la combattre.

De l'autre côté de l'Océan, à ce qu'il paraît, l'audace des photographes amateurs ne connaît plus de bornes ; on les fuit comme la peste ; ils sont la dixième plaie d'Amérique.

On raconte que l'un d'eux avait photographié Mme Elrichs en la suivant jusque sur l'escalier de sa maison et en se plaçant tranquillement à quatre pas d'elle. Mais le mari étant survenu à propos, furieux, il envoya d'un vigoureux coup de poing l'appareil rouler au loin.

Enfin les tribunaux sont même obligés d'intervenir. Une "professionnal beauty" de Rochester, Mlle Robertson, avait été ainsi photographiée subrepticement et une maison de farines avait reproduit sa photographie sur ses affiches sans la moindre autorisation. Le tribunal a condamné la maison à quinze mille dollars de dommages et intérêts.

Il est, de par le monde, une ville où la musique règne en maîtresse souveraine et où les habitants, quoique leurs mœurs n'en soient pas pour cela plus douces, ne sauraient se passer de pianos.

Destro—c'est le nom de cette cité musicale—est chef-lieu du district de Santa-Catarina, au Brésil. Et voici l'opinion d'un originaire du pays :

"Le sentiment musical est très développé dans tout le Brésil. Dans notre ville, qui compte à peine quinze mille habitants, d'une fortune plutôt médiocre, il y a trois cents pianos et sept sociétés orphéoniques, dont deux militaires, formées par les officiers et soldats des deux bataillons de troupes, infanterie et artillerie, qui tiennent garnison dans notre ville.

"Les trois faubourgs de notre ville entretiennent en outre six sociétés musicales, deux pour chacun d'eux."

Qui ne voudrait vivre à Destro ?

...Et les paris s'engageaient toujours.

En Amérique la fièvre électorale qui sévit en ce moment devient, chaque jour, plus intense. On ne parle à cette heure que de ce M. Richard Croker, chef du tammany hall qui a parié \$20,000 contre

\$50,000, avec M. Louis Wormser, que M. Byran serait élu président.

M. Croker prédit une majorité de 80,000 voix à New-York pour le candidat démocrate.

Ce pari est le plus considérable qui ait été encore engagé.

Et M. Croker, tout en ayant la réputation d'un "plongeur" aussi bien aux Etats-Unis que sur les champs de course d'Angleterre ne se risque pas à la légère, on le sait. Néanmoins, il paraît que, lors de l'élection du gouverneur de New-York, il se trompa lourdement, et que la victoire de M. Roosevelt lui coûta \$50,000. M. Byran lui fera-t-il rattraper ce qu'il perdit sur M. van Wyck ?

New-York possède un chien nommé Jip qui vaut son pesant d'or.

Tous les jours on peut le voir soit dans Fifth avenue, soit aux abords de Madison square, car Jip connaît très bien les endroits élégants où passent de préférence ceux qui donnent. Jip est un chien mendiant, sur son dos une petite caisse de bois, bien assujettie par des courroies, porte l'inscription suivante :

"Donnez-moi pour les pauvres petits malades de Children's hospital."

En sept années cet honnête chien a rapporté à l'hôpital plus de vingt-cinq mille dollars.

Chaque samedi, il se rend dans une des principales banques de Broadway et gratte à la porte du caissier. Celui-ci prend le contenu de la caisse, inscrit la somme sur ses livres et en établit un reçu en règle qu'il remet dans la boîte. Puis, le dévoué Jip, d'un bond, court à l'hôpital des enfants rapporter le témoignage hebdomadaire de son intelligence et de son zèle.

Saviez-vous que deux savants, les professeurs Desgrez et Balthazar, travaillaient dans l'ombre, depuis de longues années, pour trouver le moyen de régénérer l'air que la respiration a vicié et de lui restituer son oxygène ?

En tous cas, réjouissez-vous. Leurs recherches viennent d'aboutir et le résultat en a été communiqué à l'Académie des Sciences.

C'est par la décomposition du bioxyde de sodium que l'air vicié est régénéré ; cette substance dégage de l'oxygène et, d'autre part, le sodium absorbe l'acide carbonique provenant de la respiration.

Ajoutons que l'appareil dans lequel se fait la réaction chimique s'adapte à une veste scaphandre qui permettra aux mineurs, aux puisatiers, aux pompiers à tous ceux enfin qui travaillent dans un milieu irrespirable, d'y stationner pendant une heure sans danger.

On pense déjà à utiliser la précieuse découverte des deux savants dans la navigation sous-marine.

Un des privilèges de l'époque charmante où nous vivons est de tout pouvoir fabriquer—même le bœuf nature !

Il ne faut donc pas vous étonner, si voyageant au pays des Ramsès et ayant la fantaisie de rapporter, comme souvenir, une momie, vous vous apercevez une fois revenue dans notre moderne occident que votre momie est une fausse momie toute neuve.

C'est d'ailleurs l'aventure qui vient d'arriver à un brave Anglais de Manchester. Il eut le tort, lui, de s'émouvoir et de se fâcher.

De passage au Caire, ce brave Anglais de Manchester ayant marchandé une momie très bien conservée et ficelée comme il convient, l'acheta.

Malheureusement, il ne fut pas longtemps satisfait de son acquisition, les bandelettes étaient trop propres, trop solides. Un soupçon lui vint.

Alors laissant au Caire sa momie, il ne prit qu'un petit morceau des bandelettes, et de retour chez lui, le fit examiner.

La toile des bandelettes était en toile d'Oxford. Et la momie venait directement d'Allemagne où il y a une usine qui fabrique sur commande les antiquités les plus diverses et des âges les plus reculés.

Les statisticiens sont sans pitié. L'un d'eux, membre influent de la Société protectrice des animaux de Berlin, vient de prouver—chiffres en mains, bien entendu !—que ceux des peuples européens qui aiment le plus les bêtes et possèdent le plus de Sociétés protectrices des animaux sont précisément les moins sujets à l'homicide.

En effet, sur un million d'habitants en Angleterre et en Irlande, on trouve six meurtriers ou assassins ; en Allemagne, onze ; en Belgique, quatorze ; en France, seize ; en Autriche, vingt-trois ; en Hongrie, soixante sept ; en Espagne, quatre-vingt-trois, et quatre-vingt-quinze en Italie.

On n'ignore pas que c'est en Angleterre et en Irlande que les animaux trouvent le plus d'égards, et que les plus mauvais sentiments pour eux s'affichent en Italie et en Espagne.

Ce n'est pas seulement dans les pays européens, de vieille civilisation, que les suicides se font de plus en plus nombreux. Dans la jeune Amérique elle-même, le même symptôme grave d'un état psychologique ou social mal équilibré se manifeste avec intensité.

Un journal américain a relevé, depuis 1870, pour quatorze grandes cités américaines, un nombre total de 28,563 suicides.

Or, pour 200,000 habitants, tandis qu'en 1870 on ne comptait que 8,7 suicides ; en 1880, on en comptait 11,4 ; en 1890, 13,8 et en 1895, 18,3. Depuis, la progression a été la suivante :

1896.....	18,8
1897.....	19,6
1898.....	20,5
1899.....	18,7

Les villes de New-York et de Chicago fournissent les plus grands contingents de suicides :

1870-79.....	1,369	461
1880-89.....	2,063	1,066
1890-99.....	3,508	3,132

L'empereur Guillaume promet, on s'en souvient, dans un bel élan de générosité et d'humanité une récompense de mille taëls en argent pour chaque Européen qui serait sauvé de Pékin.

Or, 800 ayant été délivrés, c'est une somme de \$888,000, ni plus ni moins, que l'empereur d'Allemagne doit aujourd'hui. Il compte prendre cela sur sa cassette personnelle.

La liste civile de Guillaume II est de 18 millions. Quant aux trente châteaux qu'il possède, ceux-ci lui rapportent annuellement 12 ou 14 millions.

De tous les souverains le plus riche est, certes, le tsar, dont la liste civile est de 26 millions et dont les vastes propriétés qu'il possède dans l'empire russe lui rapportent un revenu annuel d'environ 80 millions.

Les domaines du sultan lui assurent une rente variant, selon les années, entre 20 et 25 millions, à laquelle il convient d'ajouter 20 millions que lui paient ses sujets.

Le roi Victor-Emmanuel a hérité de son père une somme de 125 millions entièrement placée à l'étranger. A son avènement, 15 millions lui ont été alloués à titre de liste civile.

La reine Victoria touche 10 millions comme liste civile et possède une fortune évaluée à plus de 600 millions ; l'empereur d'Autriche, \$4,700,000 ; le roi des Belges, 6 millions, et la reine de Hollande se contente très modestement de \$260,000 de liste civile.

ANALYSES GRAPHOLOGIQUES

La graphologie n'est rien moins que la photographie de l'âme.

Envoyez une page au moins de l'écriture naturelle de la personne dont on veut connaître le caractère, avec sa signature, c'est-à-dire que cette écriture soit prise dans une lettre que la personne a tracée, sans pouvoir se douter que cette lettre est destinée à une analyse; il faudrait également que l'écriture ne soit pas une dictée, car dans ce cas la personne en écrivant change sans s'en apercevoir le caractère intime de son écriture.

Joignez à l'envoi cinq cents en timbres-poste, et l'analyse paraîtra suivant l'ordre de sa réception dans un prochain numéro du journal.

Adressez toutes communications concernant ce sujet comme suit: Graphologie, LE MONDE ILLUSTRÉ, 42, Place Jacques-Cartier, Montréal.

Si l'on désire une réponse détaillée par lettre particulière, adresser la somme de 30 cents en mandat ou bon de poste.

RÉPONSES AUX CORRESPONDANTS

Blanche M.—Votre réponse paraîtra suivant l'ordre de réception; les premiers arrivés, les premiers servis. L'écriture anglaise ne fait pas de différence.

Louise.—J'ai reçu votre lettre sans la contribution réglementaire. En vous conformant aux règles établies, votre réponse paraîtra suivant l'ordre de réception.

Rosita X X A.—Goûts aristocratiques; amour des honneurs; orgueil; amour de la supériorité (position ou talent); ambition; obstination douce; absence de goût artistique; petites prétentions; défiance; vous voyez le mauvais côté des choses; caractère jeune et naïf; vivacité; imagination trop forte causant parfois exaltation et confusion d'idées; extravagance; originalité; économie; délicatesse d'esprit; nature aimante sensible et dévouée; mais la tête mène le cœur et lui fait commettre des actes égoïstes; franchise; absence de caprice et de versatilité; goûts singuliers, différents des autres; organisation équilibrée entre la sécheresse, la froideur et le sensualisme.

Siska.—Certainement que j'analyse l'écriture dont vous parlez. Je retourne toujours les manuscrits sur demande, lorsque l'affranchissement en est payé. Je vois que vous avez toutes les différents orgueils qui existent; orgueil de comparaison; orgueil excentrique; pose; goûts aristocratiques; amour des honneurs; caractère impétueux; nature d'ardeur; agressivité; ou en terme vulgaire pointeuse; caractère très irrégulier, ne suivant jamais la même direction; originalité et esprit romanesque, aventureux, enthousiaste, ce qui vous fait un caractère très complexe; sans gêne; amour du confortable; ordre; propreté; travaillante; nature sensuelle; jugement sain; certains goûts artistiques; dévouement et sensibilité; mais hélas! la tête discrète et peu communicative; ambition et dédain de toute bassesse.

Cabaletta.—Nature craintive et timide; plutôt rude que douce; entêtement; orgueil excentrique; pose; désir d'attirer l'attention par l'étrangeté; petit égoïsme; constance; ambition; promptitude; ordre; franchise; ouver-

AU LOUVRE!

295 Rue St-Laurent

EXPOSITION DES

Nouvelles Marchandises

D'AUTOMNE 1900

Les importations de Hautes Nouveautés, l'Etalage et le Bon Gout qui a présidé dans les détails donnera un nouveau prestige cet automne

AU LOUVRE

L'avantage d'acheter et vendre pour Argent Comp tant seulement est une arme puissante dans le succès de notre commerce. C'est ce qui explique la modicité de nos prix.

Etoffes à Robes et à Costumes, Camails Hair Carreauté, Cheviot, Serge Légère et Pesante, Drap Amazone, Vécuna, Bengaline, Home Spun, Etoffe Momie, Shoodah,

Dans toutes les nuances en vogue.—Ces nouveautés seront appréciées. Nous contrôlons plusieurs dessins uniques.

Nous avons les **GARNITURES** qui conviennent à ces marchandises. Appliques, Nouveau Braid, Net Pailleté, ce sont les hautes nouveautés de la saison.

VELVETEEN

Cette marchandise sera de mode cette année. Pas un magasin à Montréal n'a un meilleur choix de VELVETEEN que **LE LOUVRE** surtout dans les valeurs de **25c, 35c et 50c.**

Soies Japonaises, couleurs Taffetas, Carreautés et Brochées Importations Immenses.

Soie Noire, gros grain, une valeur toute spéciale à **59c.**

Soies Electric (Peau) couleurs et noire, une valeur de **65c** pour **50c.**

Satins Noirs, très pesants, trois valeurs spéciales à **50c, 75c** et **\$1.00.**

Satin Duchesse, plusieurs valeurs spéciales.

Nos Soieries ne sont pas surpassées en valeur et en bas prix.

CONFECTION

LE LOUVRE se surpassera cette saison-ci dans ces vêtements dont la grande partie est importée spécialement pour notre clientèle.

COLLERETTES, MANTEAUX, COSTUMES, JUPES, JUPONS, BLOUSES,

BLOUSES en Velours, en Soie, en Satin et en FLANELLE d'OPERA, la grande vogue du jour

Attendez-vous bientôt à une ovation extraordinaire dans notre

SALON DE MODES

Pour du Chic, du Distingué, des Bonnes Valeurs, c'est encore

AU LOUVRE

N. TOUSIGNANT, Propriétaire

295 Rue St-Laurent, Montreal

ture d'âme; sensualité; minutie; prudence; réflexion; réalisatrice; absence de goût artistique et de délicatesse; grande économie; grande imagination; manque de persévérance finale.

Fadette.—Vous avez ajouté le nom au bas de la lettre; ce n'est pas le nom que je tiens à voir, c'est la signature. Routinière, suivant toujours la même direction; amour du convenu; naïveté; nature douce; sensible; aimante et caressante; quelques petites promptitudes; aime à conduire, à dominer, mais plus en pensée qu'en actions; économie; franchise; dédain de toute bassesse; esprit romanesque et aventurier; orgueil excentrique; prétention; ordre; minutieuse; exaltation qui nuit à la clarté du jugement; ténacité; caractère régulier; absence de caprices; esprit d'initiative et de progrès; nature pour laquelle toute petite affaire est chose grave; aime à plaire.

Paulette.—Très grande vivacité; esprit dominateur, mais seulement qu'en pensée; aime à se mettre en évidence, à se faire remarquer; pose; sensibilité; amour; équité; justice; agressivité; esprit rétrograde; jugement sain; imagination pondérée; inégalité d'humeur et changement de résolutions; esprit d'accaparement; voit toutes les choses en noir; ténacité, tout en étant pas d'un égoïsme dur, vous êtes très peu disposée à faire le bonheur des autres avant le vôtre; cependant vous aimez à protéger le faible; volonté forte; ruses; finesse; esprit subtile; saisissant bien toutes les choses; absence de faste et aversion de l'étiquette.

(Voir page 350)

INSTITUT DU DR W. LYONS-GAUTHIER

No 327, rue Saint-Denis, Montréal, pour le traitement des maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles. Guérison du catarrhe. Tél. Bell, Est, 708.

Consultations gratuites.

UNE RICHE DECOUVERTE

Le "VIN MORIN CRÉSO-PHATES" offre aux malades souffrant de la Bronchite, Asthme, Grippe, Catarrhe, Pneumonie, etc., de toute maladie de la Gorge ou des Poumons, une guérison complète et permanente. Ce tonique a sauvé un millier dont les jours étaient comptés. Faites usage de cette préparation et vous vous convaincrez par vous-même de sa supériorité. **EN VENTE PARTOUT.**

ON VOUS REPONDRA

Demandez à qui vous voudrez si le *Baume Rhumal* n'est pas le remède par excellence contre les affections de la gorge et des poumons.

QUERIT LE RHUME EN UN JOUR

Prenez les **LAXATIVES BROMO QUININE TABLETS**. Tout pharmacien vous enverra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's. sur chaque boîte.

Avant. Après **Phosphatine de Wood.**
Le Grand Remède Anglais
Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'excès, dépression mentale, abus du tabac, de l'opium ou des stimulants. Envoyé sur réception du prix, un paquet, \$1.00, six, \$5.00. Un vous plaira, six guériront. Pamphlets gratuits à n'importe quelle adresse.
The Wood Company, Windsor, Ont.
B. E. McGale, 2123 Notre-Dame Street Montréal

Mercede. — Matérialisme ; rien de sublime ; gourmandise ; simplicité ; obstination ; ténacité ; enthousiasme ; extravagance ; originalité ; vous cachez votre pensée ; rusée ; vous ne craignez pas de dire un mensonge ; économie ; caractère très irrégulier ; orgueil de comparaison ; aime à imposer son idée ; excitation ; confusions d'idées ; prudence ; partialité.

Dolorés. — Petites prétentions vulgaires ; affectation ; manque de grâce ; exaltation ; défiance ; crainte de l'opinion publique ; originalité ; nature sensuelle et caressante ; douceur ; retenue de la pensée ; ténacité ; impatience ; idée confuse ; indécision ; désordre ; affabilité ; bonté ; obstination douce ; juste milieu entre économie et prodigalité ; nature peu spiritualiste ; la nature domine l'esprit ; inconsistance ; nature passant rapidement d'une idée à une autre, d'une résolution à une autre.

Heureuse. — Orgueil de vous-même ; goûts de vie élevée et brillante ; disposition d'esprit aristocratique ; vous avez

le signe qui dit : le cher moi d'abord, et les autres ensuite ; sans gêne, sans cérémonie ; absence de goût artistique ; dédain de toutes prétentions mondaines ; cerveau plus déductif qu'intuitif ; absence de toute versatilité et de caprice ; baromètre à sensation toujours le même ; douceur ; franchise ; probité ; très communicative ; crainte du qu'en dira-t-on ; toujours sur le qui vive pour ne pas être trompée ; esprit régulier et calme ; esprit de soumission ; quelques idées de jalousie et ingratitude ; sensibilité ; facile à influencer ; ordre ; propre ; ténacité.

Ami de A. — Esprit peu sobre ; désordre d'imagination ; douceur ; indécision ; confusion d'idée ; timidité ; orgueil extravagant ; pose ; excitation ; désordre ; nature personnelle ; vivacité ; volonté forte ; vous cachez votre pensée ; esprit de progrès.

(Voir page 351)

SEUL RECOURS

Contre le rhume, il n'y a de recours efficace que le *Baume Khumal*.

Des Meubles Solides comme le Fer

dans leurs qualités durables, voilà ce que nous vendons. Tous nos meubles sont assemblés de la manière la plus solide possible et sont finis par des polisseurs experts. Ainsi vous avez la certitude d'avoir des meubles qui dureront toute une vie en achetant chez nous.

RENAUD, KING & PATTERSON,

652, rue Craig. 2442, rue Ste-Catherine, - Montréal.

1000 MONTRES EN OR

OFFERTES POUR PRESQUE RIEN

NOTRE GRANDE OFFRE

\$4.48



Nous venons de nous procurer un lot comprenant mille belles montres en GOLDINE. Les bottiers ne peuvent pas être distingués de ceux en or solide, avec splendide mouvement américain à 7 pierres. Chaque montre est garantie et nous faisons toutes les réparations gratuitement pendant cinq ans.

NOTRE GRANDE OFFRE

Afin d'introduire nos Marchandises, nous enverrons une Montre par la poste à n'importe quelle adresse au Canada ou aux Etats-Unis pour \$1.48 seulement ; ou envoyez-nous 25 cts et nous vous enverrons une montre à votre bureau d'express le plus rapproché, ou vous pourrez l'examiner, et si elle vous convient, payez à l'agent d'express la balance \$4.23, et prenez la montre ; mentionnez si c'est une montre de Dame ou de Monsieur, que vous voulez avoir : si vous envoyez le plein montant

avec votre commande, vous recevrez une belle chaîne de montre gratuitement. Envoyez l'argent par lettre enregistrée ou mandat-poste. Nous prenons des timbres. Coupez cette annonce ou mentionnez "Le Monde Illustré" en envoyant votre commande. Adresse :—

The Standard Silverware Co.

246 rue St-Jacques, - - - Montréal, Can.

Avec le Temps Frais

LES MARCHANDISES D'AUTOMNE
LES MODES NOUVELLES

C'EST CE QUE LE

GRAND MAGASIN DE L'OUEST

exhibe à ses clients dans le **NOUVEAU GRAND SALON** approprié à la **CONFECTION**. Pour faire venir la clientèle, de belles phrases ne suffisent pas, il faut des **BARGAINS** dans ces **NOUVEAUTES**. La liste suivante qui n'inclut que quelques lignes, sera un avant-goût de ce que nous ferons pour vous dans tous les divers départements.

Venez voir nos jolis habillements pour enfants, aussi habillements garnis, valant ailleurs \$3.75, au Grand Magasin de l'Ouest **\$1.20**
\$2.25, \$2.00 et

Crêpons de soie noire et nuance, riche marchandise, depuis **50c**
\$3.00 à

Franges de soie noire, depuis \$1.50 à **15c**

Mirets frangés, depuis 40c à **5c**

Mirets sur chiffon avec paillettes, depuis \$2.00 à **10c**

Boas en plumes noires et de couleurs, depuis \$7.00 à **15c**

Dernière création dans les manteaux. Voyez nos vitrines, depuis \$18.00 à **\$2.50**
Manteaux d'enfants, un très grand assortiment.

Le plus grand choix d'étoffes à robes qui puisse se montrer.
Jupes de robes, dernier genre, depuis \$7.00 à **75c**

Grande ouverture de notre département pour costumes et lingerie ; inutile de dire que nous n'avons rien d'ancien.
Costumes depuis \$18.00 à **\$3 00**

Velours pluchés en soie, depuis 50c à **25c**
Tous de nuances choisies.

Laine Fingering, Laine Saxony, Laine Berlin, Laine Shetland, Laine Baldwin. Nos prix sont les plus bas. Le choix de nuance est considérable.

Couvertes en laine, pour lit double, depuis \$10.00 à **\$2.00** la paire.

Couvertes grises, depuis \$3.00 à **75c**

Corps et Caleçons en laine, depuis \$1.00 à **20c**

Flanellettes Françaises, pour robes, ce qu'il y a de plus chic, patron de fantaisie, depuis 17c à **8c**

Matinées indienne, matinées soie, matinées en laine, depuis \$3.50 à **25c**

Grand choix de robes de matin, indienne. laine, depuis \$3.00 à . . . **75c**

Mères de familles, faites votre choix dans les Bas, les plus belles valeurs qui puissent se montrer.

Corsets—Corsets depuis 21c à **\$1.25**

Gants de Kid, avec dessus brodés, valant \$1.25 pour **59c**

S. A. LAROSE

Propriétaire des

GRANDS MAGASINS DE L'OUEST

2263, 2265 et 2267

Rue Notre-Dame, Coin Aqueduc

COLONIAL HOUSE

Square Philippe

Les nouvelles Marchandises pour
l'Automne arrivent tous les jours.

Venez voir ou écrivez pour des
échantillons.

Nous apportons une attention spéciale aux commandes
par la malle.

HENRY MORGAN & CO.

MONTREAL

Epais, mais assez bon.—Caractère noble ; dédain de toute bassesse ; dévouement désintéressé ; haute estime de vous-même ; amour du confortable ; exaltation ; sensibilité ; matérialisme ; bonté ; affabilité ; reconnaissance ; sincérité ; vivacité ; volonté forte ; ordre ; fermeté ; aptitude mathématique ; diplomatie ; sensualité ; politesse ; simplicité ; esprit rétrograde ; préjugés ; équité ; sécheresse ; caractère complexe et inégal ; retenue de la pensée ; prudence.

Amoureuse des arts.—Ecriture remarquable indiquant la logique poussée presque au sophisme ; formation d'idées lente ; imagination calme ; sang-froid ; jugement sain, clair et précis ; esprit rétrograde ; absence d'orgueil ; politesse ; dédain de toutes prétentions ; simplicité ; esprit sobre ; goûts artistiques ; nature dévouée ; sensualiste ; amour de la clarté ; tient à être compris ; ambition ; économie ; diplomatie ; aptitude mathématique ; caractère inégal ; résolution changeante ; développement de la volonté sans excès ; désordre ; imprudence ; voit toujours les choses en rose ; prime-sautier ; irréflexion ; indécision ; douceur ; cœur sensible et aimant.

Moncé.—Sensibilité débordante ; sur-excitation ; idées confuses ; goûts de vie élevée ; amour des honneurs ; bon cœur ; sensible ; toujours prêt à faire le sacrifice de son bonheur pour celui des autres ; ténacité ; vivacité ; activité ; obstination ; franchise ; ambition ; la tête à l'empire sur votre cœur ; sympathique ; communicatif ; vous voyez toujours le bon côté des choses ; imprudence.

Prima Vera B.—Originalité gracieuse ; exaltation ; goûts aristocratiques ; enthousiasme ; esprit romanesque et aventurier ; ténacité douce ; sensibilité ; retenue de la pensée ; diplomatie ; ruse ; discrétion ; susceptible de mensonges ; orgueil de comparaison ; facile à être influencée ; ordre ; nature dévouée ; quelques petites promptitudes ; défiance ; crainte de l'opinion publique ; vous voyez toujours les choses du mauvais côté ; résolutions changeantes ; humeur inégale ; obstination douce ; fougue, élan ; dédain de toutes

prétentions mondaines ; sensibilité et amour.

Souris blanche.—Matérialisme ; prodigalité ; exaltation ; prudence ; tient à être compris ; amour de la clarté ; mélancolie ; tendance au découragement ; mais volonté assez forte pour surmonter cet état d'âme ; extravagance ; originalité ; indécision ; douceur ; dévouement ; sensibilité ; affabilité ; clémence gratitude ; esprit rétrograde ; désordre ; sensualité ; orgueil de vous-même ; imagination surexcitée ; goûts du beau et des arts.

Italienne R.—Pose ; désir d'être remarquée ; d'être admirée ; manque de persistance finale ; sujette à la tristesse ; portée au découragement, mais par un effet de votre volonté, vous vous relevez ; nature dévouée, aimante et caressante ; simplicité de manière ; goûts artistiques ; prudence ; voit toutes les choses en noir, et vous êtes portée à vous en affliger ; économie ; idée confuse ; enthousiasme ; excitation ; volonté faible ; ordre ; franchise ; esprit de soumission ; déductivité ; esprit de suite et attentif.

Muguet blanc.—Routinière ; banalité ; prétention ; orgueil excentrique ; aime à se distinguer par des toilettes extravagantes ou autres choses ; défiance ; portée à la jalousie ; susceptibilité ; sensibilité ; aimante ; égoïsme ; absence de promptitude ; douceur ; ordre ; soin des détails ; caractère encore jeune ; jugement sain ; cependant l'imagination trotte un peu.

La violette de S.—Défiance ; crainte de l'opinion publique ; nature sensuelle ; aime à paraître, à produire de l'effet ; indécision ; douceur ; volonté forte ; dédain de toutes cérémonies ; aversion de l'étiquette ; retenue de la pensée ; ruse ; caractère très irrégulier ; passant rapidement d'une idée à une autre ; dédain de toutes bassesses et des flatteries ; promptitude ; agressive ; vous retenez tous les bons sentiments de sensibilité et d'amour de votre cœur ; vous tenez à être obéie ; à imposer vos idées ; exaltation.

P. O. N...

Professeur de graphologie.

(A suivre)

Nous vendrons à Bon Marché!

A l'occasion de l'ouverture de notre

GRANDE

Vente d'Automne

Nous avons décidé de vendre à meilleur marché que partout ailleurs et, pour cela, nous avons passé la faux dans toute notre liste de prix. C'est pourquoi nous

NOUS VENDRONS A BON MARCHÉ

ou NOUS NE VENDRONS PAS DU TOUT

C'est ainsi que le Bon Marché sera organisé à notre populaire maison sur toute la ligne :

COSTUMES

Notre nouvel assortiment de Costumes de la dernière mode et de toute confection est ce qu'il y a de plus parfait.

MANTEAUX

Nous excellons en cette ligne cette saison, non seulement en coupe, en fini, mais surtout dans les genres d'étoffes, qui diffèrent de tout ce qui s'est déjà exhibé au Canada. Les voir, c'est les désirer. Nos prix sont bas et leur valeur extra.

CONFLECTIONS

Nous avons à attirer l'attention sur ce département particulier ; ceux qui sont déjà venu voir ce département en font des éloges, ceux qui viendront seront étonnés en voyant l'énorme choix que nous offrons à des bas prix exceptionnels, nous garantissons chaque article ou l'argent est remise.

COUVERTES—Voici le temps où cet article est à la mode, inutile de vous dire que nous en avons de toutes sortes, tous les magasins en ont, mais une chose que vous graverez en votre mémoire et dont nous vous donnerons la preuve, c'est que nulle part, vous ne les trouverez à aussi bonnes conditions, à vous de vous en rendre compte en les voyant.

SERGES Bleu-marin et noires, haute qualité et de teintures les plus solides.

ROBES—De jolies Etoffes à Robes noires, fleuries, des dessins les plus nouveaux, sacrifiées au-dessous du prix coutant.

ARCAND FRERES,

111, Rue St-Laurent.

Ce sera donc, durant toute la Saison d'Automne, une Grande Vente à Bon Marché et vous devrez acheter à nos comptoirs ou bien payer 25 p. c. plus cher que chez...

ARCAND FRERES,

111, Rue St-Laurent, - - Coin Lagachetiere

Une simple application de

COMME Du Dr. Adam

GUERIT LE MAL DE DENTS

Prix: 10 Cents.

En vente dans toutes les Pharmacies

LES REPROUVES

PREMIÈRE PARTIE

— Que le ciel en soit loué ! J'étais tout à fait troublée par cette étrange absence.

— Et moi aussi, ma mère ; mais je suis encore plus ému par ses façons, maintenant qu'elle est revenue. Mère, je vous ai demandé jusqu'à présent d'avoir confiance en moi, dit Clément avec gravité. Eh bien ! je viens à présent vous demander à mon tour de me confier à vous. L'affaire dans laquelle Marguerite s'est trouvée engagée ce soir est très pénible, si pénible en effet, que je suis peu surpris de l'effet qu'elle a produit sur sa nature de sensitive. J'ai besoin que vous alliez auprès d'elle, ma mère. J'ai besoin que vous consoliez ma pauvre Marguerite. Elle s'est enfermée dans sa chambre, mais elle vous recevra sans aucun doute. Allez auprès d'elle, chère mère, et tâchez de la calmer pendant que je vais aller chercher un médecin.

— Vous pensez donc qu'elle est malade, Clément ?

— Je ne sais pas, ma mère ; mais une émotion, aussi violente que celle qu'elle a évidemment éprouvée peut amener une fièvre cérébrale. Je vais aller chercher un médecin.

Clément descendit rapidement dans le vestibule de l'hôtel, tandis que sa mère se rendait auprès de Marguerite. Il trouva l'hôtelier qui lui indiqua le médecin le plus en vogue de Shorncliffe.

Fort heureusement M. Vincent le médecin, était chez lui. Il reçut Clément d'une manière très cordiale, mit son chapeau sans occasionner un retard de cinq minutes, et retourna, en compagnie de l'amoureux de Marguerite, à l'hôtel du *Grand-Cerf*.

— C'est un cas de surexcitation mentale, dit Clément. Il se peut qu'il n'y ait pas besoin de traitement, mais je me trouverai plus rassuré quand vous aurez vu la pauvre fille.

Clément conduisit M. Vincent dans le salon qui était vide.

— Je vais aller voir comment miss Wilmot se trouve actuellement, dit le caissier.

Le docteur fit à peine un mouvement perceptible en entendant prononcer le nom de Wilmot. L'assassinat de Joseph Wilmot avait été pendant assez longtemps le sujet de conversation et de discussion pour les habitants de la ville de Shorncliffe, et ce nom familier frappa les oreilles du docteur.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? pensa M. Vincent. Ce nom n'est pas si commun !

Clément se rendit à la chambre de sa mère et frappa doucement à la porte. La veuve sortit bientôt pour venir à lui.

— Comment est-elle à présent ? demanda Clément.

— Je ne saurais vous le dire, ses façons m'effrayent. Elle est couchée sur son lit, aussi immobile qu'un cadavre et les yeux fixés sur le mur qui est en face d'elle. Quand je lui parle, elle ne me répond pas même par un regard ; mais si je m'approche d'elle, elle frissonne et fait entendre un soupir long et frémissant. Que veut dire tout ceci, Clément ?

— Dieu le sait, ma mère. Je ne puis que vous dire qu'elle allait à un rendez-vous qui, certainement, était fait pour produire un immense effet sur son esprit. Mais je n'avais pas idée que cet effet pourrait amener un semblable résultat. Le médecin peut-il venir ?

— Oui ; il aurait mieux fait de venir tout d'abord.

Clément retourna au salon, et y resta pendant que M. Vincent alla voir Marguerite. Le pauvre garçon croyait qu'il y avait déjà une heure que le médecin était sorti, tant l'angoisse de cette attente lui parut insupportable.

A la fin cependant, le craquement des pas de l'homme de science résonna dans le corridor. Clément s'élança vers la porte, à sa rencontre.

— Eh bien ! s'écria-t-il avec anxiété.

M. Vincent secoua la tête.

— C'est un cas pour lequel mes services ne peuvent être que d'un faible secours, dit-il. Cette jeune femme souffre de quelque affection morale, qu'elle refuse de faire connaître à ses amis. Si vous pouviez l'amener à causer avec vous, ce serait, sans aucun doute, une excellente chose pour elle. Si c'était une personne ordinaire, elle pleurerait, et le soulagement occasionné par les larmes produirait un excellent effet sur son esprit. Mais notre malade est loin d'être une personne ordinaire. Elle a une volonté très forte.

— Marguerite a une forte volonté ?... dit Clément avec un regard surpris ; mais c'est la douceur même.

— Très vraisemblablement, mais néanmoins elle a une volonté de fer. Je l'ai suppliée de me parler, jusqu'à présent le son de sa voix eût un faible diagnostic de son état ; mais j'aurais tout aussi bien fait de supplier une statue. Elle ne faisait que secouer doucement la tête, et jamais elle n'a voulu me regarder. Cependant je vais vous envoyer un calmant, qu'il aurait peut-être mieux valu lui faire prendre tout de suite, et demain matin je verrai.

M. Vincent quitta le *Grand-Cerf* et Clément retourna à la chambre de sa mère. Cette affectueuse mère était prête à sympathiser avec toutes les inquiétudes qui affectaient son fils unique. Elle sortit de la chambre de Marguerite pour rejoindre son fils.

— Est-elle toujours dans le même état, ma mère ? demanda-t-il.

— Oui, exactement le même. Voudriez-vous la voir ?

— Oh ! oui.

Mistress Austin et son fils passèrent dans la chambre voisine.

Marguerite était couchée tout habillée dans cette robe boueuse qu'elle portait dans l'après-midi et qui pendait d'un côté du lit. L'aspect sombre et sculptural de son visage remplit l'esprit de Clément d'une épouvantable terreur. Il commença à craindre qu'elle ne devînt folle.

Il s'assit sur une chaise auprès de son lit et la regarda pendant quelques moments en silence, tandis que sa mère se tenait à ses côtés presque aussi inquiet que lui.

Le bras de Marguerite pendait nonchalemment, aussi insensible dans son attitude que si déjà elle avait appartenu à la mort. Clément prit cette main délicate dans la sienne. Il s'était attendu à la trouver sèche et brûlante de fièvre, mais à sa grande surprise elle était froide comme un morceau de glace.

— Marguerite, dit-il d'une voix grave et sérieuse, vous savez combien je vous ai tendrement aimée et combien je vous aime ; vous savez combien mon bonheur dépend entièrement du vôtre ; alors vous ne voudrez donc sûrement pas, ma bien-aimée, vous ne refuserez pas... vous ne pouvez pas avoir la cruauté de faire un secret de vos chagrins pour celui qui a si bien le droit de les partager ? Parlez-moi, ma chérie. Songez aux souffrances que vous m'infligez par ce cruel silence.

A la fin les yeux noirs de Marguerite perdirent un peu de leur fixité et se tournèrent vers le visage de Clément.

— Ayez pitié de moi, dit la jeune fille d'une voix rauque et indistincte. Ayez pitié de moi, car j'ai besoin de la miséricorde des hommes aussi bien que de celle de Dieu. Ayez quelque compassion pour moi,

Clément Austin, et laissez moi, je vous parlerai demain.

— Vous me raconterez tout ce qui est arrivé ?

— Je vous parlerai demain, répondit Marguerite, regardant son amant avec un visage pâle et rigide ; mais laissez-moi maintenant, laissez-moi, ou je me sauverai de cette chambre et loin de cette maison. Je deviendrai folle si vous ne me laissez pas seule.

Clément Austin se leva du siège qu'il occupait au chevet de la malade.

— Je m'en vais, Marguerite, dit-il d'un ton froissé ; mais je vous laisse le cœur bien gros. Je ne pensais pas qu'il viendrait un temps où vous repousseriez mon affection.

— Je vous parlerai demain, dit Marguerite pour la troisième fois.

Elle parlait d'un ton étrange et machinal, comme si c'eût été un discours préparé.

Clément resta debout la regardant encore pendant un peu de temps ; mais il n'y eut de changement ni dans son visage ni dans son attitude, et le jeune homme s'éloigna lentement et tristement de cette chambre.

— Je vous la confie, ma mère, dit-il. Je sais quelle amie sûre et affectionnée elle a en vous ; je la laisse à votre garde et à celle de la Providence. Puisse le ciel avoir pitié d'elle et de moi !

XLVII

ADIEU

Marguerite consentit à prendre le breuvage envoyé par le médecin. Elle se soumit à la demande de mistress Austin, mais elle semblait à peine comprendre pourquoi ce médicament lui était offert. Elle était semblable à un somnambule, dont le cerveau est peuplé par des êtres qu'on voit dans un rêve, et qui n'ont point conscience des réalités matérielles qui l'environnent.

Le breuvage que M. Vincent avait donné comme un calmant se trouva être un narcotique très violent ; et, un quart d'heure après en avoir fait usage, Marguerite tombait dans un profond sommeil.

Mistress Austin courut chez son fils pour lui porter ces bonnes nouvelles.

— Je veillerai deux ou trois heures, Clément, pour voir comment elle va, dit la veuve ; mais j'espère que vous consentirez à vous coucher et à prendre un peu de repos ; je sais que toutes ces émotions ont épuisé vos forces.

— Non, ma mère, je n'éprouve aucune fatigue.

— Mais vous essayerez de prendre quelque repos, ne fût-ce que pour me le plaisir ? Voyez, cher enfant, il est déjà près de minuit.

— Oui, si vous le désirez, ma mère, je vais me retirer dans ma chambre, répondit vivement M. Austin.

Sa chambre était près de celles occupées par sa mère et Marguerite, bien plus rapprochées que le salon. Il souhaita le bonsoir à mistress Austin et la quitta ; mais il n'avait point l'idée de se mettre au lit, ni même d'essayer de dormir. Il entra dans sa chambre et se promena de long en large ; il sortait dans le corridor à chaque instant pour écouter à la porte de la chambre de sa mère.

Il n'entendit rien. Un peu avant trois heures, mistress Austin ouvrit la porte de sa chambre et trouva son fils dans le corridor.

— Est-elle encore endormie, ma mère ? demanda-t-il.

— Oui, et elle dort très tranquillement. Je vais me coucher maintenant ; je vous en prie, Clément, tâchez de dormir aussi pendant quelque temps.

— Oui, ma mère, je tâcherai.

Clément retourna dans sa chambre. Il était heureux, car il pensait que ce sommeil apporterait quelque soulagement au cerveau surexcité de Marguerite. Il se mit au lit et s'endormit, car il était exténué par la fatigue de la journée et l'inquiétude de la nuit. Le pauvre Clément rêva qu'il rencontrait Marguerite Wilmot, par un beau clair de lune, dans le parc qui

entourait Maudeley-Abbey, marchant avec un homme mort dont le visage lui était étranger. C'était le dernier des rêves qu'il avait eus, tous plus ou moins grotesques ou épouvantables, mais aucun n'était aussi effrayant ni aussi distinct que celui-ci. La fin de la vision éveilla Clément par un mouvement ; et il ouvrit les yeux à la froide lueur de l'aube, qui semblait plus particulièrement froide dans cette chambre de l'hôtel du *Grand-Cerf*.

Clément ne perdit point de temps à sa toilette. Il regarda sa montre, tout en s'habillant, et vit qu'il était sept heures et demie du matin. Il était huit heures moins un quart lorsqu'il quitta sa chambre, et alla à celle de sa mère pour demander des nouvelles de Marguerite. Il frappa doucement, mais il n'y eut point de réponse ; alors, il essaya d'ouvrir le bouton de la porte, et, trouvant qu'on ne l'avait point fermée à la clef, il l'entra ouvrit avec beaucoup de précaution et entendit la respiration régulière de sa mère.

"Elle dort, la pauvre âme, se dit-il ; je ne veux pas la déranger, car elle doit avoir besoin de repos après avoir veillé la moitié de la nuit."

Clément referma la porte avec aussi peu de bruit qu'il l'avait ouverte, puis il se dirigea doucement vers le salon.

Il y avait un grand feu qui pétillait dans la grille luisante ; et l'infatigable domestique, qui refusait de croire à l'extinction des diligences et de la malle, avait préparé le service du déjeuner qui avait un aspect glacial : des tasses bleues et blanches avec leurs soucoupes sur une nappe d'un blanc de neige ; un pot à crème en cristal taillé, qui semblait avoir été coupé dans de la glace, et une fontaine à thé en cuivre du dernier modèle et de la dernière élégance. Le service du déjeuner s'adaptait harmonieusement à la saison et il était calculé évidemment pour produire un vaste grelottement chez les hôtes du *Grand-Cerf*.

Mais Clément Austin n'accorda pas même un regard à la table préparée pour le déjeuner. Il s'élança vers la fenêtre cintrée où Marguerite Wilmot était assise, son châle jeté sur ses épaules, et son chapeau sur une chaise à côté d'elle.

"Marguerite ! s'écria Clément en s'approchant de l'endroit où la fille de Joseph Wilmot était assise, ma chère Marguerite, pourquoi vous êtes-vous levée si tôt ce matin, vous qui avez tant besoin de repos ?"

La jeune fille se leva et regarda son prétendu avec une expression de calme et de solennelle gravité ; mais sa figure était aussi blanche qu'elle l'était la nuit précédente, et ses lèvres tremblèrent un peu alors qu'elle parla à Clément.

"J'ai dormi assez longtemps dit-elle d'une voix grave et émue ; je me suis levée de bonne heure parce que... parce que... je m'en vais."

Ses deux mains, qui étaient restées nonchalamment cachées sous les franges de son châle, se levèrent alors et se croisèrent dans un mouvement convulsif ; mais elle ne détacha pas un seul instant ses yeux du visage de Clément, et son regard ne se troubla jamais en se fixant sur lui.

"Vous vous en allez, Marguerite ? s'écria le caissier ; vous partez... aujourd'hui... ce matin ?"

—Oui, par le train de neuf heures et demie.

—Marguerite, il faut que vous soyez folle pour me dire une chose pareille.

—Non, répondit doucement la jeune fille ; c'est là ce qu'il y a de plus étrange au milieu de tout... c'est que je ne suis pas folle... Je pars, Clément... M. Austin... J'aurais désiré pouvoir éviter votre vue... J'avais pensé à vous écrire pour vous dire...

—Pour me dire quoi, Marguerite ? demanda Clément. Est-ce moi qui deviens fou, ou est-ce que ceci est un rêve ?

—Ce n'est pas un rêve, M. Austin. Ma lettre n'aurait fait que vous dire la vérité. Je m'éloigne d'ici parce que je ne puis jamais être votre femme.

—Vous ne pouvez jamais être ma femme, pour quoi... Marguerite ?

—Je ne puis vous en dire la raison.

—Mais vous me la direz, Marguerite, s'écria Clément avec véhémence. Je n'accepterai pas une sentence pareille sans savoir la raison qui vous la fait

prononcer ; je ne souffrirai pas qu'une barrière imaginaire vienne se placer entre vous et moi. Il y a un mystère, il y a quelque mystification dans tout ceci, Marguerite, quelque fantaisie féminine que quelques mots d'explication calmeront... Marguerite, mon amie !... pensez-vous que je consentirai aussi aisément à vous perdre ?

Marguerite regardait son prétendu avec des yeux mélancoliques et sans larme.

"La destinée est plus forte que l'amour, Clément, dit-elle tristement. Je ne puis jamais être votre femme !

—Pourquoi ?

—Pour un motif que vous ne devez jamais connaître.

—Marguerite, je ne veux pas me soumettre...

—Vous devez vous soumettre, dit la jeune fille en faisant un geste de la main comme pour réprimer les paroles passionnées de son fiancé. Vous devez vous soumettre, Clément. Cette vie semble bien cruelle parfois, si cruelle que souvent, pendant un terrible moment de sombre désespoir les cieux se débloquent à nous, et que nous ne pouvons reconnaître la sagesse éternelle qui dirige la main qui nous afflige. La vie me semble bien dure aujourd'hui, Clément. Ne cherchez pas à la rendre plus cruelle. Je suis une femme bien malheureuse, et de toutes choses au monde il n'y a qu'une grâce que vous puissiez me faire. Laissez-moi partir sans m'interroger, et que mon image soit effacée à jamais de votre cœur quand je serai partie.

—Je ne consentirai jamais à vous laisser partir, répondit Clément d'un ton résolu. Vous m'appartenez par le droit que m'a conféré votre promesse sacrée, Marguerite. Ce n'est pas une folie de femme qui nous séparera.

—Le ciel sait que ce n'est pas une folie de femme qui nous sépare, Clément, répondit la jeune fille d'une voix plaintive et émue.

—Qu'est-ce donc alors, Marguerite ?

—Je ne puis jamais vous le dire.

—Vous changerez d'idée.

—Jamais."

Elle le regardait et son visage pâle dénotait sa froide résolution.

Clément se souvint de ce que le docteur avait dit au sujet de la volonté de fer de la malade. Était-il possible que M. Vincent ait eu raison ? Est-ce que la douce résolution de cette jeune fille surmonterait la véhémence passionnée de Clément ?

"Qu'est-ce qui peut nous séparer, Marguerite ? s'écria M. Austin. Qu'est-ce ?... Vous avez vu M. Dunbar hier ?"

La jeune fille frissonna, et sur son visage blême il y eut une ombre livide qui ressemblait plus à la mort que la blancheur de marbre qui l'avait précédée.

"Oui, dit Marguerite Wilmot après un silence. J'ai été très-heureuse. J'ai pu me faire recevoir dans les salons de M. Dunbar.

—Et vous lui avez parlé ?

—Oui.

—Votre entrevue avec lui a-t-elle confirmé ou dissipé vos soupçons ?... Croyez-vous encore que Henri Dunbar a tué votre père ?

—Non, répondit résolument Marguerite, je ne le crois pas.

—Vous ne le croyez pas ? Alors le banquier vous a convaincu de son innocence ?

—Je ne crois pas qu'Henri Dunbar ait assassiné mon... mon malheureux père."

Il est impossible de décrire le ton d'angoisse avec lequel Marguerite prononça ces derniers mots.

"Mais il a dû transpirer quelque chose dans cette entrevue à Maudeley-Abbey, Marguerite ? Henri Dunbar vous a raconté quelque chose... peut-être au sujet de votre père mort, quelque secret déshonorant dont vous n'aviez jamais entendu parler auparavant, et vous pensez que la honte de ce secret serait un fardeau que je redouterais de porter ? Vous vous trompez sur mon caractère, Marguerite, et vous êtes une grande âme, et si le monde vous montrait au doigt en disant : "La femme de Clément Austin est la fille d'un voleur et d'un faussaire," je lui rendrais

mépris pour mépris, et je lui crierais bien haut que j'aime et respecte ma femme pour ses vertus."

Pour la première fois de la matinée les yeux de Marguerite devinrent humides, mais de sa tremblante main elle essuya vivement les larmes qui s'amoncelaient sous ses paupières.

"Vous êtes un brave cœur, Clément Austin, dit-elle ; et je... je... je voudrais me sentir plus digne de vous, vous êtes un brave cœur, mais vous êtes bien cruel envers moi aujourd'hui. Ayez pitié de moi et laissez-moi partir."

Elle tira une petite montre de sa ceinture et y regarda l'heure. Alors, se rappelant subitement que cette montre était un présent de Clément, elle détacha la petite chaîne de son cou et les lui offrit toutes deux.

"Vous m'avez donné ceci alors que je vous étais destinée, M. Austin, je n'ai pas le droit de conserver ce présent aujourd'hui."

Elle parlait très tristement ; mais le pauvre Clément n'était qu'un simple mortel. C'était un brave homme ainsi que Marguerite l'avait déclaré : mais malheureusement les braves gens sont à même de se laisser aller aux passions aussi bien que leurs inférieurs en moralité.

Clément jeta le petit bijou de fabrication genevoise sur le sol, et le réduisit à l'état d'atôme avec le talon de sa botte.

"Vous êtes cruel et injuste, M. Austin, dit Marguerite.

—Je suis un homme, miss Wilmot, répondit Clément avec amertume, et j'ai tous les sentiments d'un homme. Quand la femme que j'ai aimée change et me raconte froidement que son intention est de me briser le cœur, sans daigner même me donner une raison pour expliquer sa conduite, j'avoue que je ne suis pas assez homme du monde pour sourire poliment, et lui dire que son désir sera le mien."

Le caissier se détourna de Marguerite et marcha de long en large dans la chambre pendant quelques minutes. Il était dans une grande colère, mais le chagrin se mêlait si bien à l'indignation dans son cœur, qu'il pouvait difficilement savoir lequel de ces sentiments parlait le plus haut. Peu à peu, cependant, le chagrin se fondit dans son amour, et tous deux étaient trop forts pour laisser place à la colère.

Clément Austin revint vers la fenêtre ; Marguerite était encore debout à la même place où il l'avait laissée, mais elle avait mis son chapeau et ses gants et était prête à quitter la maison.

"Marguerite, dit M. Austin, essayant de lui prendre la main mais elle la retira, comme elle s'était éloignée de lui la nuit dernière dans le corridor ; Marguerite, une fois pour toute, écoutez-moi ! Je vous aime et je crois que vous m'aimez. Si cela est vrai, nul obstacle au monde ne pourra nous séparer tant que nous serons vivants. Il n'y a qu'une raison qui me ferait vous laisser partir aujourd'hui.

—Quelle est cette raison ?

—Dites-moi que j'ai été abusé par mon amour propre. J'ai douze ans de plus que vous, Marguerite, et il n'y a rien de très attachant ni dans ma personne ni dans ma position sociale. Dites que vous ne m'aimez pas ; J'ai de l'orgueil, je ne m'attacherai pas à vous pas *in forma pauperis*. Si vous ne m'aimez pas, Marguerite, vous êtes libre de partir."

Marguerite inclina la tête et se dirigea lentement vers la porte.

"Vous partez..."

—Clément lui saisit violemment la main.

"Vous ne partirez pas ainsi, Marguerite Wilmot, s'écria-t-il avec chaleur, non pas ainsi ! Vous me parlerez ! vous me parlerez franchement ! Vous me direz la vérité ! Vous de m'aimez pas.

—Non, je ne vous aime pas.

—C'était une plaisanterie alors... une illusion... tout était mensonge et tromperie depuis le commencement jusqu'à la fin. Le sourire que je voyais sur vos lèvres était donc une moquerie ; quand vous rougissiez, votre rougeur était donc la rougeur simulée d'une coquette émérite. Toutes les tendres paroles que vous m'avez dites, tout ce frémissement ému que j'entendais quand vous parliez à voix basse, toutes les larmes que

je voyais dans vos yeux et qui me paraissaient si sincères, tout... tout était donc faux, tout était une illusion... une..."

La main puissante du jeune homme couvrit son visage et on l'entendit sangloter. Marguerite le regardait, mais ses yeux étaient sans larmes, ses lèvres se contractaient d'une façon convulsive, mais il n'y avait point d'autre trace d'émotion dans son visage.

"Pourquoi avez-vous agi ainsi, Marguerite ? dit Clément après un moment, et d'une voix qui montrait tout le déchirement de son cœur. Pourquoi avez-vous fait une chose aussi cruelle ?

—Je vous dirai pourquoi, répondit lentement la jeune fille d'un ton délibéré ; je vous dirai pourquoi et à vos yeux je serai tout à fait méprisable et ce sera alors chose facile pour vous d'effacer à jamais mon image de votre cœur. J'étais une pauvre fille désolée, et pire encore que tout cela, car la tache de l'histoire honteuse de mon père souillait à tout jamais mon nom. C'était beaucoup trop d'honneur, pour un être tel que moi que de gagner l'amour d'un honnête homme, d'un gentleman qui pouvait m'abriter contre tous les maux de la vie en me donnant un nom sans tache et un rang honorable dans le monde. J'étais la fille d'un forçat libéré, d'un réprouvé, et votre amour m'offrait la perspective splendide de ma rédemption des sombres abîmes de mépris et de misère dans lesquels je vivais. Je n'étais qu'une faible mortelle, Clément Austin ; qu'y avait-il dans mon sang pouvant m'inspirer de généreux et de bons sentiments ou pour me donner la force de résister à la tentation ? J'ai saisi au vol le seul bon regard de ma misérable existence ; je résolus de gagner votre amour.

"Petit à petit je vous ai attiré jusqu'à ce que vous m'avez offert d'être votre femme. C'était mon but et mon unique soin. Je réussis, et pendant un temps je me réjouis de mon succès, et des avantages qui en résulteraient pour moi. Mais je crois que les natures les plus mauvaises ont parfois un certain genre de conscience ; la mienne s'est réveillée en moi cette nuit, et j'ai résolu de vous épargner le malheur d'être uni à une femme qui descend d'une race pareille à celle qui m'a donné le jour."

Rien ne pouvait être plus insensible que la façon dont Marguerite avait prononcé ce discours. Son ton glacial n'avait jamais tremblé. Elle avait parlé lentement, s'arrêtant à chaque phrase nouvelle. Mais elle avait parlé comme une misérable créature dont le cœur desséché était presque incapable d'éprouver une émotion féminine.

Clément Austin la regardait avec une expression vague et étonnée.

"Oh ! bonté du ciel, s'écria-t-il à la fin. Comment croirai-je qu'il soit possible qu'un homme ait pu être aussi cruellement trompé que je l'ai été par cette femme !

—Je puis partir à présent, monsieur Austin ? dit Marguerite.

—Oui, vous pouvez partir à présent... Vous qui fûtes jadis la femme que j'aimais... vous, qui avez jeté ce charmant masque en qui j'avais cru, et m'avez révélé le visage d'un squelette... vous qui avez soulevé le voile d'argent de mon imagination pour me montrer l'horreur hideuse de la réalité. Partez, Marguerite Wilmot, et puisse le ciel vous pardonner !

—Me pardonnez-vous, monsieur Austin ?

—Pas encore. Je prierai Dieu de me donner la force nécessaire pour vous pardonner !

—Adieu, Clément."

"Un mot, miss Wilmot, s'écria M. Austin. Je vous ai beaucoup trop aimée dans le passé pour devenir indifférent à votre sort. Où allez-vous ?

—A Londres.

—A votre ancienne demeure, à Clapham ?

—Oh !... non... non !...

—Avez-vous de l'argent... assez du moins pour vivre quelque temps ?

—Oui ; j'ai économisé quelque argent.

—Si vous aviez besoin de quelque chose... me permettriez-vous de vous venir en aide ?

—De grand cœur, monsieur Austin. Je ne suis pas

assez orgueilleuse pour ne pas accepter votre appui à l'heure de ma détresse.

—Vous m'écrirez alors, chère mère, ou vous écrirez à ma mère, si jamais vous avez besoin de quelque chose. Je ne raconterai rien à ma mère de ce qui s'est passé entre nous aujourd'hui ; excepté que nous nous sommes quittés. Vous devez partir par le train de 9.30 heures, m'avez-vous dit, miss Wilmot ?

—Oui, M. Austin.

—Je vais demander une voiture pour vous, en ce cas. Cela vous fera gagner cinq minutes, et j'enverrai un domestique à la station pour vous épargner tout ennui au sujet de vos bagages."

Clément tira le cordon de sonnette et donna les ordres en conséquence. Puis il salua gravement Marguerite et lui souhaita le bonjour au moment où elle quittait la chambre.

Et c'est ainsi que Marguerite Wilmot se sépara de Clément Austin.

XLVIII

POURSUIVI PAR LE REMORDS

Pendant qu'Henri Dunbar était assis dans sa chambre solitaire de Maudeley-Abbey, retenu prisonnier par suite de la fracture de sa jambe, et attendant avec impatience l'heure à laquelle il lui serait permis de faire sa première promenade en se servant de béquilles, lord Haughton et sa ravissante jeune femme se faisaient promener tous deux sur les populeux boulevards de la capitale de la France.

Paris était d'une gaieté exceptionnelle au commencement de cette nouvelle année, et le comte de Haughton trouva les salons les plus aristocratiques du faubourg Saint-Germain et les plus élégantes maisons des Champs-Élysées ouvrant leurs portes toutes grandes pour lui et sa charmante épouse. La plus haute noblesse souhaitait la bienvenue à la délicieuse comtesse, à la séduisante jeune Anglaise aux cheveux dorés et flottants, et aux yeux comparables comme nuance à une pensée. Souvent au milieu de la foule brillante répandue dans une enfilade de splendides appartements, au milieu des lumières et des magnificences, les pensées de Philippe Jocelyn erraient et rétrogradaient vers cette triste mansarde située dans une cour près de Seven-Dials, cet antre triste et nu où il avait travaillé pendant de si longues heures assis devant son chevalet sans une espérance ou un but plus ambitieux que de gagner du pain pour ne pas mourir de faim.

Des laquais, dont les livrées valaient un patrimoine décent, venaient à lui, portant les vins les plus savoureux, qui brillaient comme des bijoux liquides, dans des vases effilés de forme classique, portés sur des plateaux anciens et massifs, grandes reliques d'un temps disparu, façonnés par la main du génie pour rester une merveille de tous les temps et de tous les âges.

L'air était saturé de l'odeur des plantes rares et exotiques qui s'échappaient de leurs frêles et longues pétales, qui se fanaient lentement dans cette atmosphère artificielle, et au milieu de tous ces diamants qui resplendissaient aux lumières, le jeune comte vit le beau visage de sa jeune femme qui rayonnait en se fixant sur lui comme une étoile sous la voûte des cieux.

Philippe Jocelyn essayait d'être heureux. Si jamais homme eut des motifs de bonheur, c'était sûrement lui, qui s'était élevé des plus profonds abîmes de la misère sociale, au rang des êtres les plus privilégiés de ce monde ; et pourtant il y avait des moments où le jeune comte de Haughton eût été heureux si toute cette splendeur et cette haute position n'eussent été qu'un rêve long et fiévreux, la vision éblouissante d'un cerveau dérangé ; une brillante illusion qui se fond et disparaît à la froide lumière du matin.

Oui, il y avait de courtes intermittences de désespoir où Jocelyn s'écriait à haute voix :

"Oh, Dieu ! si ce n'était qu'un rêve... si ce pouvait n'être qu'un rêve, combien je serais heureux de revenir à mon ancienne existence, avec toutes ses sordides misères !"

Philippe Jocelyn pensait à toutes ces choses en parcourant de long en large un charmant salon situé dans les Champs-Élysées, et qui faisait partie de l'appartement qui avait été préparé pour lui et sa femme.

Telles étaient les sombres pensées qui poursuivaient lord Haughton nuit et jour. Étranges fantaisies qui remplissaient l'esprit d'un homme amoureux de sa femme et pendant la lune de miel, d'un homme pour qui tous les bonheurs de ce monde étaient nouveaux et récents.

Qu'avait-il fait pour que la vie fût si malheureuse pour lui ? Philippe Jocelyn se faisait continuellement cette question : qu'avait-il fait ? Était-ce sa faute si la vie de sa première femme avait eu une fin aussi étrange et aussi subite ? Était-il blâmable parce que la destinée de cette malheureuse femme avait continué jusqu'à présent à d'être un mystère ?

Alors pourquoi était-il malheureux ? Ce n'était jamais volontairement qu'il répondait à cette question même dans ses pensées les plus secrètes. Pourtant il semblait que dans les replis les plus cachés de son esprit, il se trouvât une réponse à cette terrible question, une réponse qui était brûlante dans son cerveau, et qui y flamboyait à tout jamais en lettres de feu.

Il était malheureux parce qu'il avait commis un grand crime, pour lequel il aurait pu être pris et condamné, comme terrible expiation, à mourir sur l'échafaud, mais un crime qui était encore plus terrible parce qu'un autre était passible de la pénalité de cette iniquité. Philippe Jocelyn avait souffert qu'un autre homme, souffert, non, il l'avait poussé, à souiller son âme du péché pour que le tentateur puisse satisfaire son désir égoïste.

Le souvenir de la nuit qui avait précédé le mariage à l'église de Lisford était pour toujours présent à l'esprit de Philippe Jocelyn ; il s'éveillait souvent la nuit en poussant un cri nerveux et perçant, tandis que des gouttes de sueur froide perlaient sur son front. Il essayait de vivre dans le présent, mais le passé était plus réel dans son esprit que les événements du moment ; et peu à peu il devint plus abstrait jusqu'à ce qu'à la fin les joyeux Parisiens commencèrent à remarquer les airs préoccupés et les regards mélancoliques du jeune Anglais. C'est alors que commença la pire horreur d'une conscience coupable. Philippe Jocelyn s'aperçut qu'on l'observait ; il s'aperçut que la curiosité était déjà éveillée et que le vile scorpion de la médisance se lèverait bientôt, rampant, implacable pour demander sa malheureuse victime.

Le mari de Laure fut obligé de stimuler une gaieté qu'il n'éprouvait pas. Ce semblant de gaieté était malheureusement faux et sans entrain, comme toutes choses imitées. Mais Laure était un être trop impétueux et trop candide pour découvrir ce sourire feint, ce rire faux et peu harmonieux. Quand son époux souriait, elle le croyait heureux ; quand il riait, elle était convaincue qu'il s'amusait.

Ils s'étaient dirigés vers le Midi, du côté de Nice et de Florence, et ils étaient revenus à Paris finir leur lune de miel avant d'aller s'établir à Jocelyn's-Rock.

Jocelyn's-Rock, le comte de Haughton pensait à ce lieu comme il aurait pu penser à quelque triste et sombre maison qu'il aurait parcourue sous l'influence d'un hideux cauchemar. Jocelyn's-Rock ! Ce grand amas de constructions, avec le bruit des chutes d'eau, dont l'écho se fera toujours entendre au travers des panneaux de chêne des appartements.

Il était peu étrange que toutes ces pensées qui l'assiégeaient, ces ombres noires qui obscurcissaient toutes les joies de la vie, finissent par produire un effet désastreux sur la santé de Philippe Jocelyn. Ses forces déclinaient, comme les jours s'écoulaient, pour lui très lentement, même dans cette capitale de la France, dont les habitants semblent n'avoir rien à faire qu'à s'amuser. La teinte olivâtre de son beau visage se changea en une blancheur de cire, sur laquelle à chaque émotion violente une vive rougeur s'étendait, semblable à ces nuages qui rasent le sol, et prennent leur teinte du soleil couchant. Cela était étique et le brillant étrange de ses yeux noirs étaient des symptômes qu'aucun médecin n'eût manqué d'interpréter d'une façon défavorable ; mais Laure se méprit sur le vermillon répandu sur la figure de son

époux et crut que c'était les couleurs de la santé ; et le nouvel éclat qui brillait dans ses yeux fut pour elle l'expression du bonheur qu'il éprouvait. Jamais il n'entra dans l'esprit de la jeune femme que ces signes étaient de très dangereux indices précurseurs d'une inévitable et perfide maladie.

Quand à Philippe Jocelyn, il ne se plaignait jamais. Si après un temps de galop dans le bois de Boulogne il sentait son cœur battre d'une vitesse fébrile et la transpiration ardente qui inondait son visage, il donnait peu d'attention à ces indices de faiblesse. L'amointrissement de ses forces n'avait rien de sinistre pour lui, peu lui importait : c'était peut-être la chose la plus heureuse qui pouvait lui arriver.

Le comte de Haughton garda le secret de ses sensations, sur ce point comme sur tous les autres, et il remplissait tous les devoirs de sa position avec autant d'assiduité que s'il eût été l'homme le plus heureux et le plus fort de Paris. Il faisait tout ce qu'on lui demandait de faire. Il montait à cheval et se promenait en voiture avec sa femme au bois de Boulogne et dans toutes les charmantes régions des environs ; il flânait dans les magasins de la rue de la Paix et du boulevard des Italiens, accompagnait Laure dans toutes ses visites, et la suivait à l'Opéra. Il l'aimait et éprouvait une sorte de joie à son bonheur, bien que le poids dont son esprit était accablé ne fût jamais moins lourd à porter, bien que l'ombre sombre et triste qui le poursuivait sans relâche ne pût être chassée par rien.

Un matin Laure dit à son mari avec un rire joyeux :
 « Je vais encore faire de vous une victime, mais vous allez me promettre d'être patient et de subir encore une fois mon caprice.

—Que désirez-vous de moi, ma chérie ?

—J'ai besoin que vous me consacriez toute une journée au Louvre. Je désire voir tous les tableaux, les tableaux modernes surtout. Je me rappelle tous les Rubens, car je les ai vus il y a trois ans pendant mon séjour à Paris avec mon grand-père. Je préfère les tableaux modernes, Philippe, et j'ai besoin que vous me renseigniez au sujet des artistes, et ce que je dois admirer, et toutes choses de ce genre. »

Lord Haughton n'avait jamais rien refusé à sa femme, donc il accéda à sa demande, et Laure s'éloigna pour courir à son cabinet de toilette comme une jeune pensionnaire qui aurait supplié pour obtenir un jour de vacance et aurait gagné sa cause. Elle revint au bout de dix minutes environ dans une toilette des plus fraîches, d'un bleu clair et doux comme un ciel de printemps, des gants gris perle, des bottines, une ombrelle et un chapeau qui semblaient avoir été faits de papillons azurés.

Philippe Jocelyn mit son chapeau.

C'était une délicieuse matinée du commencement de mars ; car le mois de mars à Paris est plus agréable que le mois de mai à Londres. Il eût été absurde d'aller en voiture par une telle matinée, quand il n'y avait que la place de la Concorde et les les Tuileries entre la demeure de la comtesse et le but de sa course, aussi Laure prit le bras de son mari et marcha avec lui à travers la vaste place et sous les nouveaux bourgeons des marronniers des Tuileries.

La besogne de Jocelyn n'était pas légère ce jour-là, car Laure aimait les tableaux, d'une façon superficielle et en amateur frivole, courant d'une toile à une autre, semblable à une chenille à l'esprit inconstant et qui est charmée par les myriades de fleurs d'un parterre sans fin.

Le comte de Haughton fut obligé de s'asseoir de temps à autre sur les larges banquettes recouvertes de velours, car les battements fiévreux et précipités de son cœur se reproduisaient souvent et pour la plus petite cause.

A la fin, Laure s'arrêta devant un tableau qu'elle dit préférer à tout ce qu'elle avait vu dans la galerie.

Philippe Jocelyn était assis au milieu du salon avec les spectateurs fatigués, lorsque la comtesse fit cette découverte. Elle courut immédiatement à son mari pour l'amener regarder ce tableau. C'était une tête de jeune personne, extrêmement bien faite et très soignée

par un artiste moderne, et lord Haughton approuva languissamment le goût de sa femme.

« Oh ! que je voudrais que vous pussiez vous procurer une copie de ce tableau, Philippe, dit Laure d'un air suppliant ; je voudrais tant en avoir une pour l'accrocher aux murs de mon cabinet de toilette à Jocelyn's-Rock. Je me demande qui a peint cette charmante figure ? »

Il y avait un jeune artiste qui travaillait avec ardeur devant son chevalet, et qui copiait un grand sujet religieux qui se trouvait placé près de la toile tant admirée par Laure.

Le comte de Haughton demanda à ce jeune homme s'il connaissait le nom du peintre qui avait fait cette tête de jeune personne.

« Ah ! mais oui, monsieur, répondit le peintre avec une politesse empressée, c'est l'œuvre d'un de mes amis : un jeune Anglais, dont la réputation est presque universelle à Paris.

—Et son nom, monsieur ?

—Il se nomme Kerstall, Frédérick Kerstall ; c'est le fils d'un vieux peintre qui se nomme aussi Kerstall, et qui a eu une grande célébrité en Angleterre, il y a bien des années.

—Kerstall ! s'écria Laure avec ardeur ; M. Kerstall. Mais c'est M. Kerstall qui a fait le portrait de mon père ; je l'ai entendu dire et redire à mon grand-père, et il l'a emporté en Italie, en promettant de le rapporter à son retour après un an ou deux d'étude ; oh ! Philippe, que je voudrais voir ce vieux M. Kerstall, parce que, voyez-vous, il se peut qu'il ait conservé ce portrait jusqu'à ce jour, et j'aimerais tant à avoir le portrait de mon père, alors qu'il était jeune, et avant que les ennuis d'une longue vie l'aient changé, » dit Laure avec une certaine tristesse.

Bientôt elle se retourna vers l'artiste français, et lui demanda où demeurait M. Kerstall le père et s'il y avait moyen de le voir.

Le peintre leva les épaules et contracta ses lèvres d'un air méditatif.

« Mais, madame, dit-il, ce M. Kerstall père, est très vieux, et il y a longtemps qu'il a cessé de faire de la peinture. On disait même qu'il était un peu en enfance, qu'il ne se souvenait pas des circonstances les plus simples de sa vie. D'autres personnes affirment que sa mémoire ne lui fait pas défaut complètement, et qu'il critique encore très sévèrement les ouvrages. »

Le Français aurait continué encore plus longtemps sur ce sujet, mais Laure était trop impatiente pour être polie ; elle l'interrompit en lui demandant l'adresse de Kerstall.

L'artiste sortit de sa poche une de ses cartes à lui et y écrivit au crayon l'adresse demandée.

« C'est de l'autre côté de l'eau, madame, dans la rue Gaillon, au-dessus du bureau d'un journal, dit-il en présentant la carte à Laure. Je ne crois pas que vous éprouviez de grande difficulté à trouver la maison. »

Laure remercia l'artiste, prit le bras de son époux et s'éloigna avec lui.

« Je ne tiens pas à voir d'autres tableaux aujourd'hui, Philippe, dit-elle, mais... oh ! que je voudrais que vous consentissiez à me conduire d'abord à l'atelier de M. Kerstall ; vous me ferez un si grand plaisir, Philippe, en me répondant oui.

—Quand ai-je jamais répondu non à toutes choses que vous ayez cru devoir me demander, Laure ? Nous allons nous rendre chez M. Kerstall immédiatement si vous le désirez. Mais pourquoi, chère amie, êtes-vous si impatiente de voir ce vieux portrait de votre père ?

—Parce que j'ai besoin de voir comment il était avant d'être allé aux Indes. J'ai besoin de voir ce qu'il était, jeune et beau, avant que le monde l'ait endurci. Ah ! Philippe, depuis que nous nous sommes connus et aimés, il me semble que je ne tiens et ne pense à personne qu'à vous sur cette terre immense. Mais, avant ce moment, j'avais un très grand chagrin au sujet de mon père. Je m'attendais à le trouver si affectueux pour moi. J'avais échauffé tant de choses sur l'espoir de son retour, je croyais que nous serions plus unis et plus chers l'un pour l'autre, comme jamais père et fille n'avait été jusque-là.

Primes à nos abonnés

Les anciens ou nouveaux abonnés qui nous enverront la somme de \$3.00 pour un an d'abonnement commençant dans le mois d'août 1900, auront droit à une des primes suivantes, que nous leur ferons parvenir à nos frais.

Ces primes sont réellement magnifiques et valent seules une bonne partie du prix d'abonnement. Nous faisons ces sacrifices afin de conserver et d'augmenter le nombre de nos abonnés directs.

Lisez attentivement et choisissez sans retard :

1.—CYRANO DE BERGERAC, comédie héroïque en cinq actes, en vers, par Edmond Rostand. 1 vol. de 256 pages.

2.—LES BOSTONNAIS, par John Lespérance (roman historique illustré).

3.—FEMME OU SABRE, (*The trail of the sword*) par Gilbert Parker. Traduit de l'anglais par N. Levasseur, illustré. 1 vol. de 281 pages.

4.—LES FEMMES REVEES, (poésies), par Albert Ferland.

5.—LES MONOGRAPHIES DE PLANTES CANADIENNES, suivies de croquis champêtres et d'un calendrier de la flore de la province de Québec, par E.-Z. Massicotte ; 1 vol. gr. in 8 illustré.

6.—GUSTAVE OU UN HEROS CANADIEN, par A. Thomas.

7.—LES FLEURS DE LA POESIE CANADIENNE, deuxième édition, augmentée et précédée d'une préface par M. l'abbé A. Nantel. 1 vol. de 255 pages.

8.—PETIT DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE, suivant l'orthographe de l'Académie, contenant tous les mots qui se trouvent dans son dictionnaire, avec la prononciation lorsqu'elle est irrégulière, par Hocquart. Nouvelle édition, revue avec soin, considérablement augmentée et rendue conforme à la dernière édition du Dictionnaire de l'Académie, par Jos. M. Valois. 1 vol. cartonné de 636 pages.

9.—L'AIMABLE COMPAGNON nouveau recueil de bons mots, de fines saillies, de reparties spirituelles, d'historiettes amusantes, etc. 1 vol. gr. in 8 de 324 pp.

10.—NAPOLEON. Le général. Le consul. L'empereur. La campagne de France. La chute. L'île d'Elbe. Cent jours. Sainte-Hélène. Très beau volume, grand format, orné de 40 belles gravures. Couverture de luxe.

11.—ALMANACH HACHETTE DE 1900. Petite encyclopédie populaire de la vie pratique. Nous avons pu, grâce à nos échanges d'Europe, nous procurer un nombre limité de ce célèbre almanach qui est très volumineux, bien illustré, et qui mérite d'être conservé à raison des renseignements précieux qu'il renferme. Cette édition est complètement épuisée en France.

12.—PETIT PAROISSIEN ROMAIN. Nouvelle édition. Gravure en taille douce. 1 vol. de 359 pages avec encadrement rouge. Papier fin. Petits caractères. Couverture flexible en maroquin chagriné. Tranches dorées.

13.—PETIT PAROISSIEN DE LA JEUNESSE, contenant les tableaux de la messe et du chemin de la croix en riches gravures en plusieurs couleurs. Augmenté de prières et de cantiques. 1 vol. de 96 pages. Couverture en maroquin chagriné. Tranches dorées.

14.—UN CHAPELET en perles mordorées à facettes, croix et cœur en métal blanc, plein, chaîne triangulaire, avec un étui télescope à soufflet, en cuir maroquiné.

Les abonnés n'ont droit qu'à une prime par abonnement.